

# Le Samedi

VOL. IV — NO. 41

MONTREAL, 18 MARS 1893

PAR ANNEE, \$2.50  
LE NUMERO 5 CTS



LA COIFFURE DU JOUR.—ÉTUDE.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et  
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESETTE &  
CIE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTREAL.

MONTREAL, 18 MARS 1893



Les mendiants font d'excellentes affaires d'après le principe que rien ne réussit comme l'insuccès.

"Je voudrais bien te voir recommencer!" disait un branche au sauvage qui venait de le scalper.

Le riz a été introduit en Europe par les Sarrasins; il l'est maintenant dans les Chinois par des petits bois.

Nous avons remarqué que les cilices portés durant le présent carême ont trois collerettes garnies en fourrure.

"Pour trente sous, disait Merino, j'ai eu vingt sortes de viande dans un restaurant.—Comment cela?—J'ai demandé de la fricassée.

Beaucoup de personnes sont d'opinion que si la société gagne à l'exécution des lois, elle gagnerait encore plus à l'exécution des avocats.

"Une réception, disait un père à son fils qui le questionnait, c'est une réunion sociale où l'on a la chance de parler à tout le monde, excepté à la maîtresse de la maison."

Opinion d'un parisien sur les drinks américains, pendant une tournée dans les bars de Montréal: "Gin fils, whiskey sour! Comme on a l'esprit de famille en Canada!"

Réflexion sincère de Serrelapogne qui vient de se briser trois dents dans une chute: "La guigne ne me lache pas: dire que je me suis acheté une brosse à dents hier seulement!"

"Garçon, dit un client de restaurant, en contemplant les proportions microscopiques du morceau qu'on lui apporte, donne-moi un cure-dent, en cas que ce steak tombe dans ma dent creuse."

Vous ne savez peut-être pas pourquoi la lettre R ressemble absolument à la St-Valentin! C'est qu'elle est en plein milieu de Février, qu'elle ouvre la Route aux timides et qu'elle forme les amoureux.

## MAL EXPLIQUÉ

Clienté chez un charcutier de village.—Je voudrais deux livres de saucisse.

La femme du charcutier.—Nous n'en avons pas; mon mari n'a pu se procurer de cheval cette semaine.

La cliente, murmurant en s'en retournant.—Si vous pensez que je vais en manger davantage de votre saucisse de cheval!

## AINSI VA LE MONDE

Le marchand à son commis.—Retournez chez Plarifard aujourd'hui et faites-le payer.

Le commis.—Oui, monsieur; et comme c'est sur la route, je percevrai cet autre montant de monsieur Reuter, en passant.

Le marchand.—Oh! non! Reuter a des moyens, lui; attendez qu'il vienne payer.

## LE SECRET DU BON SAVON

Le spectateur.—Pourquoi jetez-vous toute cette poussière dans la chaudière au savon?

Le fabricant.—Mais, imbécile, quand mes clients trouvent leur eau si sale, après le lavage, faut bien qu'ils restent convaincus que mon savon est bon.

## UNE CLASSIQUE

Lue, lisant un journal.—Ma foi, on ne peut ouvrir une gazette sans y trouver quelque affaire fin de siècle.

Elle.—Oui, je l'ai remarqué. Pourquoi cela, donc?

## UN HOMME RENSEIGNÉ

La servante.—Mademoiselle Hélène, monsieur Jérôme est à la porte.

M. Raymond (en visite).—De grâce, mademoiselle! J'ai quelque chose de très important à vous communiquer. Faites-lui dire que vous êtes engagée.

Dlle Hélène.—Il le sait bien que je suis engagée: c'est à lui.

## INSTRUIT PAR L'EXPERIENCE



La mendicante.—Mes enfants meurent de faim. Donnez-moi donc la moindre petite côte que vous avez de trop.

Le boucher.—Ah! je connais ça! Adam en avait une de trop, lui aussi. Vous savez ce qui lui est arrivé. Pas bête, moi.

## QUESTION BRULANTE



Imberbe fin de siècle.—Moi, me marier? Jamais! Est-ce que Minerve, la déesse de la sagesse, n'était pas célibataire?

Mimi.—Pouah! Et Salomon, le plus sage des hommes, est-ce qu'il n'avait pas trois cents femmes?

## DANS UN REMOUS

M. Grandiose, regardant passer un remorqueur touant des barges.—Voilà bien la vie, ma chère. Le remorqueur, c'est l'homme s'épuisant en efforts incessants, tandis que la barge, c'est la....

Madame Grandiose.—Oui, je comprends; l'homme, c'est lui qui fait tout le pouf, tandis que la femme, c'est la barge qui porte tout le fardeau.

## DOUCE IMPUNITÉ

Le grand homme d'Etat au sténographe.—Vous avez laissé le banquet dans un triste état hier soir.

Le sténographe.—Je l'avoue; le dernier verre m'a mis tout à l'envers.

Le grand homme d'Etat.—Et la conséquence, c'est que vous avez rapporté mon discours d'une manière absurde. Votre rédacteur en chef a dû vous donner un savon ce matin.

Le sténographe.—Pas du tout. Il m'a seulement dit qu'on voyait bien que vous vous étiez grisé.

## CONJECTURE DE GRAND CRU

Juliette.—Je ne vois pas ce que Smith trouve d'enivrant dans le langage de mademoiselle Vertdepomme.

Eulalie.—Parce qu'il est extra sec, je suppose.

LES PARENTÉS NON PRÉVUES  
PAR LE CODE

L'étudiant en droit.—Patron, voulez-vous me laisser m'absenter cet après-midi? J'ai promis un tour de voiture à ma sœur.

Le patron.—Hum! Votre sœur! Vous est-elle parente?

## CHARITÉ BIEN ORDONNÉE

Brigue.—J'ai fait une bonne action, aujourd'hui.

Trigue.—C'est assez rare. Qu'as-tu donc fait?  
Brigue.—J'ai donné un paletot à un pauvre homme.

Trigue.—Fichtre! C'est beau.

Brigue (se cambrant).—Comment trouves-tu qu'il me va?

QUELQUES EXPRESSIONS DE POKER



I

*L'innocence même et foule aux as.*



II

*Jupiter méditant un bluff.*



III

*Satisfaction forcée. N'a tiré que deux cartes, mais n'a pas empli.*



IV

*Est relancé avant l'écart sur une main faite.*



V

*—O... u... i. Attendez... Je n'en prends pas.*



VI

*—Je pensais si bien d'emporter avec ma straight. Voyez donc !*



VII

*A fait passer un bluff.*



VIII

*—A... Ah!... Ha!!! Battu avec quatre dames.*

QUELQUES RARES TYPES

Elle est rare :

- La jeune fille qui ne croit pas que toutes les autres sont laides ;
- Celle qui ne s'emprisonne pas les pieds dans des chaussures trop petites ;
- Celle qui ne craint pas de montrer un bon appétit ;
- Celle qui ne s'arrête pas à toutes les vitrines des magasins ;
- Celle qui chante sans qu'on la prie pendant une heure ;
- Celle qui peut recevoir une légère politesse d'un jeune homme sans penser qu'il l'aime éperdument ;
- Celle qui ne s'étouffe pas dans son corset ;
- Celle qui préfère un livre de cuisine à un roman ;
- Et celle qui peut acheter des épingles et du calicot sans se faire montrer toutes les marchandises du magasin.

LES INCONVÉNIENTS DE L'ART

Un collectionneur voit un jour la date de "1081" gravée sur une pierre au dessus de la porte d'une écurie.  
 —Il me faut cette pierre, dit-il, coûte que coûte.  
 Puis s'adressant au propriétaire :  
 —Vous êtes-vous procuré, dit-il, cette pierre des ruines d'un vieux château ?  
 Le propriétaire.—Je n'en sais rien ; mais peut-

être mes ancêtres l'ont-ils prise là quand ils ont bâti l'écurie.

*L'amateur.* — Combien voulez-vous me la vendre ?

*Le propriétaire.* —Puisque vous y tenez beaucoup, je vous la laisserai pour quarante dollars.

Le marché est conclu avec la condition que le propriétaire porte la pierre chez l'acquéreur.

Le lendemain le paysan arrive avec son fardeau et l'amateur s'écrie stupéfait :

NATURE ÉLASTIQUE



*L'agent d'émigration.* — Quelle est votre nationalité ?  
*L'émigrante.* — Irlandaise.  
*L'agent.* — Quelle est votre occupation ?  
*L'émigrante.* — Bonne française.

—Mais ce n'est pas celle que j'ai achetée : celle-ci porte la date de 1801 pendant que l'autre était de 1081.

—Ca ne fait rien, dit le propriétaire, c'est le maçon qui l'avait posée tête-bêche. Vous pourrez bien en faire autant.

UN EXPERT

Beloignon tient une petite épicerie sur la rue Ste-Catherine. Ce n'est pas qu'il a beaucoup de choses, mais il excelle dans l'art de faire des petits paquets tout à fait charmants.

L'autre jour un client vient lui demander un livre de café.

—Je parie, dit Beloignon, que personne dans la ville ne peut faire un paquet aussi petit que moi.

—Je vous crois, répond le client, parce qu'il n'y a pas un homme qui peut mettre une chopine de whiskey dans une aussi petite bouteille que les vôtres.

AMÉNITÉS FÉMININES

*Bella.* — Amelio ! Elle est bonne comme du bon miel.

*Laura.* — C'est donc cela qu'elle est si collante en soirée !

DEVINETTE

Si l'on vous écrivait :  
 "Je vous inv à te : on bira à voré."  
 Que comprendriez-vous ?  
 La réponse est sur la page suivante.

## SOLUTION DE LA DEVINETTE

“Je vous invite sans cérémonie ; on boira sans eau à votre santé.”

Explication : *L'i* dans le mot invite était isolé, j'ai donc écrit le mot *sans serrer mon i*.

Le mot *boira* est sans *o* ; de même que *cor* est sans *t*.

## LA RÉCOLTE DU “SAMEDI”

(A travers les journaux Parisiens.)

Madame M... a été fort jolie, mais elle est, comme on dit, sur le retour.

Sa femme de chambre, un minois de dix-huit ans à peine, la complimentait.

—Eh bien, dit madame M... en se regardant complaisamment dans une glace, que donneriez-vous pour avoir ma beauté ?

—Ma foi, madame, répond la soubrette, ce que vous donneriez pour avoir mon âge.

Il est à prévoir qu'elle ne s'éternisera pas dans la maison.

Béchamel, nouvellement abonné au téléphone, veut, en montrant le fonctionnement à son ami.

—Tiens, lui dit-il, je viens d'avertir ma femme que nous dinons ensemble ce soir. Mets l'oreille à l'appareil, et tu vas l'entendre me répondre qu'elle a parfaitement compris.

L'ami écoute et entend :

—Tu aurais bien pu te dispenser d'inviter cet imbécile !

Madame reçoit une nouvelle domestique.

—Mais, ma fille, si vous n'avez pas de certificat, je ne peux pas savoir pourquoi vous êtes sortie de chez vos derniers maîtres ?

—Eh bien, est-ce que, moi, je demande à madame pour quelles raisons sa dernière bonne l'a quittée ?

Une dame reçoit des gâteaux à domicile.

—Je suppose, dit-elle au porteur, tout en en dégustant un, que vous avez le bénéfice d'un gâteau ? par-ci par-là ?

Le pâtissier.—Comment cela ?

La dame.—Oui, ne vous arrive-t-il pas, chemin faisant, d'en manger un de temps à autres ?

Le pâtissier.—Oh ! non, ça ne ferait pas l'affaire ; je me contente de les lécher.

Pensée lue sur l'album de la marquise de C... :

—Quelle dure chose que la vie ! Il y a trente ans, j'avais les cheveux noirs et les dents blanches. Pourquoi ai-je aujourd'hui, hélas ! les dents noires et les cheveux blancs ?

Entre vagabonds :

—Figure toi que ce matin j'ai trouvé un portefeuille.

—Et tu l'as rendu ?

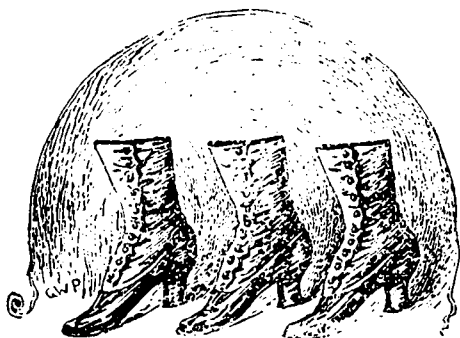
—Oh ! non... Le monsieur ne m'aurait peut-être pas donné une récompense, et je ne veux pas faire d'ingrat.

Confidences entre camarades du sexe enchanteur :

—Si elle voulait, il l'épouserait.

—Oui, mais elle a trop d'esprit pour consentir jamais à épouser un garçon assez... bête pour vouloir être son mari.

## RÈGLES DU POKER



Le seul cas où trois ne battent pas une paire.

## ILLUSION VITE DÉTRUITE



I  
(Avant le mariage.)

—Depuis que je vous connais, mademoiselle Eva, je sais que jamais une femme ne fera battre mon cœur comme vous avez fait battre le mien.



II

(Après le mariage.)

Le malheureux ! Il ne savait pas qu'une cuisinière des vieux pays, c'est surtout à faire battre le cœur qu'elle excelle.

Un ténor débute à Marseille : le parterre siffle, le paradis gronde. Tout à coup, l'artiste pousse un *sol dièze* qui met la salle en émoi.

—C'est un compatriote, crie un spectateur des galeries. Ze l'ai reconnu à cette note : c'est le *sol natal* !

Deux Bordelais, de la Bastide, parlent de la représentation de la Comédie-Française.

—Eh ben... tu les as vus, ces comédiens ?

—Oui, oui, mais, que veux-tu, ça n'est pas ça.

—Hé... qu'est-ce qu'il leur manque ?

—Mon cer... ils n'ont pas l'assent !

Au restaurant :

Un consommateur.—Garçon ! un cure dents ?  
Le garçon.—Nous n'en tenons plus, Monsieur... on les emportait.

—Un monsieur prend un journal et donne une pièce de quarante sous.

La marchande.—Je n'ai pas de monnaie ; vous paierez demain, en passant.

Le monsieur.—Et si je suis écrasé aujourd'hui !

La marchande (pensant à ses dix centimes) — Ah bien ! la perte ne sera pas grande !

Tête du monsieur !

Idylle au lavoir.

Le garçon de l'établissement à une jeune blanchisseuse qui passe :

—Ah ! mam'zelle Charlotte, vos mains sont dans un triste état.

—Que voulez-vous, monsieur Anatole, c'est la saison qui veut ça...

—Il est vrai que ce mal vous vient des cieux...

—Pourquoi ?

—Les anges l'eurent !

## A BON CHAT BON RAT

Deux Marseillais causaient au restaurant.

L'un d'eux fumait. L'autre, à son camarade :

—Mon cer, tu fumes trop ; tu te *reindr*as malade !

—Bast ! on guérit !—C'est vrai, mais, le plus embêtant

Est de réduire en cendre une somme d'argent Valant une maison dessus la Cannebière !

...Puis, ayant achevé, lui rien, l'autre sa bière, Sur ce qui de Marseille, est le digne ornement

(Et que ceux de Paris, peut-être un jour, espèrent). En devisant ainsi, nos amis débouchèrent.

Lors, celui qui fumait dit à l'autre :—Autrement, Tu ne fumes *zama*is, toi ? Non, certainement.

—Te ! fais-là voir un peu ? —Quoi ? —Ta maison pécaire !

Bout de dialogue :

—Moi, je dors comme un loir.

—Alors, tu dois être bien aimé.

—Pourquoi ?

—Puisqu'on dit que le loir... est cher !

Un vieux monsieur.—Comment va votre père, Jean ?

—Il est mort, monsieur !

Le vieux monsieur.—Mort ! quel malheur ?

Et votre mère ?

—Morte également.

—Vraiment ! quel malheur ! quel malheur !

—Mais je pense que votre femme est en bonne santé ?

—Oh ! non, monsieur, elle vient de mourir aussi la semaine dernière !

—Ce n'est vraiment pas possible, elle qui était si bien portante. Mon Dieu, quel malheur !

Et votre belle-mère ?

—Oh elle ! elle se porte comme un charme !

—Oh ! décidément quel malheur !

Sur les bords fleuris de la Seine, des pêcheurs se livrent à leurs innocents ébats. Tout à coup l'un d'eux tressaille et murmure :

—Ça mord.

Un agent de M. Lozé qui a tout entendu :

—Ça mord !... A la fourrière.

Un machiniste tombe d'une frise et se casse le bras ; évanoui, il est transporté chez un pharmacien où un chirurgien aussitôt appelé, fend la manche et remet le bras.

Le machiniste revient à lui :

—Quel est le salaud qui m'a coupé ma veste ? dit-il d'un air furieux.

Bébé—un gamin fort mal élevé, entre parenthèses—accourt en pleurant auprès de sa mère, pour se plaindre de sa bonne.

—Maman, fait-il, avec de grosses larmes dans la voix, Julie m'a battu.

Et maman de répondre :

—Il fallait lui rendre les coups.

—Oh ! petite mère, je les lui avais rendus avant !

De *Profundis* anglais.

Un mari qui venait d'enterrer sa femme, une femme d'une corpulence peu ordinaire, rencontre, quelques jours après les funérailles, un de ses amis ; celui-ci cherchant à lui adresser quelque compliment de condoléance, lui dit :

—Oh ! mon pauvre ami, vous avez essayé : là une bien grosse perte !

—Je crois bien ! répond le veuf avec une larme dans l'œil, elle pesait trois cents livres quand on l'a mise en bière.

Choses entendues.—Au cimetière :

—Bonjour, ma chère.

—Bonjour. Où allez-vous ?

—Porter une couronne à mon défunt.

—Une seule ! Vous avez perdu trois maris.

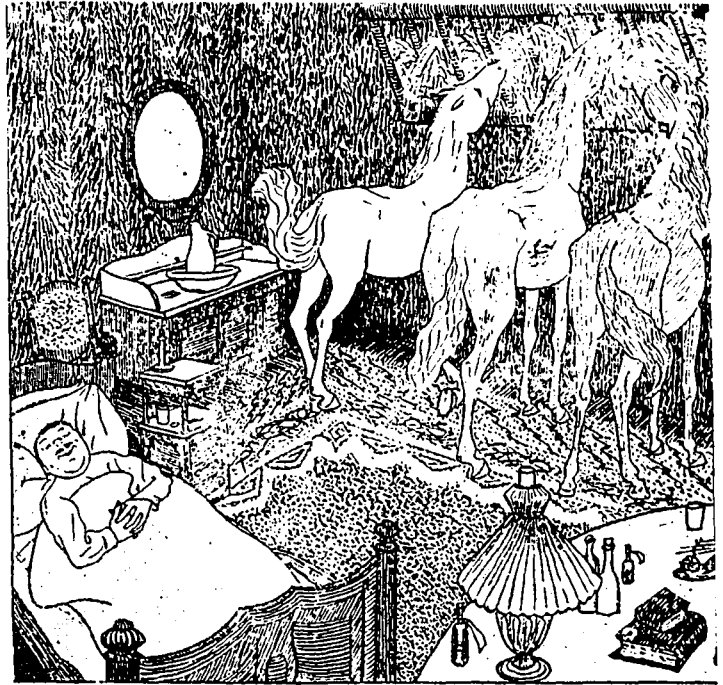
—Oui. Mais par raison d'économie, je les ai fait enterrer ensemble.

## SPÉCIFIQUE CONTRE LE CAUCHEMAR



I

Depuis sa perte de cent dollars aux courses, Léon ne pouvait passer une nuit sans avoir le cauchemar : les chevaux le pilotaient tout le temps.



II

Mais, un jour, il eut la bonne idée d'installer une crèche dans sa chambre, et ce fut fini, ils y allèrent de préférence.

## ET LA DERNIÈRE NEUF!

Dans la famille, j'avais toujours entendu parler de mon oncle Cuvellhard comme d'un homme extrêmement supérieur.

Tout ce qu'il avait fait était remarquable ; tout ce qu'il avait fait était admirable ; tout ce qu'il ferait serait toujours extraordinaire.

C'était un gaillard qui n'avait jamais eu de faiblesses, qui n'avait jamais menti, ne s'était jamais trompé, et n'avait jamais copié ses versions sur ses camarades ; aucun problème ne l'avait jamais embarrassé ; aucune date historique ne l'avait jamais abandonné ; jamais on n'avait osé dire qu'il eût fait une heure de retenue ni de piquet, et s'il n'était pas entré à Polytechnique, c'est qu'il avait été invinciblement attiré par un commerce non moins noble que tous ceux auxquels pourront jamais se livrer les lauréats de Polytechnique : mon oncle Cuvellhard était luthier.

Mes parents ne l'ayant pas vu depuis le jour de leur mariage, il y avait de fortes chances pour que je ne le connusse pas. Je le regrettais amèrement, mais il n'en était que plus grand à mes yeux.

Tous les ans, mon oncle Cuvellhard écrivait qu'il viendrait nous voir, mais, au dernier moment, il était toujours empêché.

Mon père disait : "Tu ne verras pas encore ton oncle cette année, gamin." Et il ajoutait invariablement : "Pourtant, il ne tiendrait qu'à toi... si tu avais le prix d'excellence, tu sais bien que je t'enverrais faire un tour à Paris.

Mais les prix d'excellence, vous savez aussi bien que moi comme c'est difficile à apprivoiser...

Il y avait dans le bureau de mon père un portrait de l'oncle Cuvellhard au daguerréotype, mais c'était bien la plus capricieuse effigie que j'aie jamais rencontrée.

Elle était perchée au diable, si bien que je devais grimper sur la table pour voir mon oncle, fallait-il qu'il fût bien disposé, car ce bougre d'homme se dissimulait la plupart du temps derrière des reflets sans nombre, et j'en étais pour mes frais.

C'était un bel homme — un fort bel homme assurément :

Des favoris indiquant une âme fière, un œil hardi, et une jolie touffe de cheveux frisés sur le haut du front.

Il avait une grande chaîne de montre qui, passant par le col, faisait un chemin considérable à travers toutes les boutonnières d'un beau gilet de velours à boutons d'or ; et ma parole d'honneur, il avait quelque chose à sa boutonnière !

Je n'affirmerais pas que ce fût la croix plutôt

que le ruban académique ou n'importe quelle autre décoration, mais ce que je puis dire, c'est qu'il avait quelque chose à sa boutonnière. — Et je pense que cela mérite d'être noté, hein ?

Enfin, c'était un homme incomparable, et j'avais beau chercher dans toute la ville, je ne voyais personne qui pût rivaliser avec lui — pas même le premier conseiller de préfecture qui faisait des vers...

Or, il arriva qu'en 18... j'eus le prix d'excellence, et je puis avouer maintenant que je ne m'y attendais guère ; une erreur, probablement...

Ce qui était dit était dit ; on fit ma malle, on me confia à un voyageur de commerce, et je partis à Paris pour y passer les vacances de Pâques.

L'oncle Cuvellhard était à la gare. Jo le reconnus immédiatement, bien qu'il fût un peu grossi. Cela vous semble drôle : oui, bien que je ne l'eusse jamais vu, je fis cette remarque, considérablement grossi, même.

Il avait toujours sa grande chaîne d'or, et je pus voir alors qu'elle était ornée d'une quantité de broques fort originales, au nombre desquelles je distinguai un petit violon en or, un polichinelle articulé, une tête de mort en ivoire, un cachet d'onyx, une bague de femme, un petit Napoléon 1er en argent, deux pièces romaines, une dent de lion, quelques médailles et divers autres petits bibelots fort intéressants.

Mon oncle Cuvellhard demeurait à deux pas de la gare. Sa boutique était imposante ; l'odeur qu'on y respirait tenait de la stérilité et du musée. La tante Cuvellhard, qui était grosse et rouge nous attendait avec impatience : "Vite, vite, dit-elle en m'embrassant, dépêchez-vous, le déjeuner va être froid ; le haricot de mouton, ce n'est rien de bon quand ce n'est pas bouillant..."

Je n'oublierai jamais ce haricot de mouton, il était exquis.

N'étant encore jamais venu à Paris, — à propos, vous l'ai-je dit ? — j'avais une foule de choses à voir : le Jardin des Plantes, la tour Saint-Jacques, les Champs-Élysées, la colonne Vendôme, le bois de Vincennes, les Buttes-Chaumont, etc.

Mais, chose étrange, chaque fois que je parlais de ces endroits à mon oncle, il paraissait extrêmement étonné : "Comment, tu ne sais pas ? diable de province, va !"

Il m'affirma ainsi que la Tour Saint-Jacques avait été démolie ; que le Jardin des Plantes était un endroit dangereux située à une si grande distance du monde honnête qu'on ne pouvait songer à y aller, à moins d'être complètement fou, ou d'avoir massacré sa famille ; il me dit aussi que la colonne Vendôme n'avait plus longtemps à vivre, que les Champs-Élysées étaient inondés, que le bois de Vincennes avait été détruit par

un incendie épouvantable, et que les Buttes-Chaumont étaient infestées de brigands.

Après m'avoir donné ces terribles renseignements, mon oncle Cuvellhard prenait son chapeau et m'emmenait sous prétexte de faire un petit tour : mais nous avions à peine fait vingt pas qu'il entra dans un café ; il se mettait à jouer aux cartes et nous restions là jusqu'au soir.

Moi, je ne buvais rien, comme de juste, mais en revanche je devinais les rébus.

Lorsque nous revenions, mon oncle me recommandait de ne rien dire à sa femme, et nous recommençons chaque jour le même manège.

— Allons, petit, viens faire un petit tour !

— Au jardin des Plantes, mon oncle !

— Mais non, tu sais bien que le Jardin des Plantes est inondé.

— Et la Tour Saint-Jacques ?

— Elle a été brûlée par les insurgés...

Et nous retournions au café des Deux-Mondes.

— Pique ! Trèfle ! Le Roi ! Voyez mon jeu ; cinq, six, sept, huit — et la dernière neuf !

Vous pensez bien que, lorsque je revins dans ma famille, j'étais complètement hébété.

Je racontai que les Champs-Élysées n'étaient plus qu'un désert ; qu'on assassinait chaque jour plus de cinquante personnes aux Buttes-Chaumont et qu'on se promenait en bateau en plein Jardin des Plantes.

— Comment, me dit mon père abasourdi, comment, voilà ce que tu rapportes après huit jours de séjour dans la capitale ! car tu es bien resté huit jours : mardi, mercredi, jeudi, quatre, cinq, six, sept, huit...

— Huit, et la dernière neuf ! répondis-je.

Pour le coup, mon père n'y tint plus ; furieux, il me reconduisit au collège et me recommanda au prône, comme jamais prix d'excellence n'a dû être recommandé, — certainement.

Eh bien ! vous me croirez si vous voulez, après ce premier voyage à Paris, je suis resté pendant plus de six mois en retenue ; je ne pouvais entendre prononcer le nombre huit sans répondre immédiatement : et la dernière neuf !

Ci m'a coûté plus de vingt mille lignes.

— Diable d'oncle Cuvellhard, va !

## PAS DANS LA PRESCRIPTION

L'ami — Comment est ton père ce matin ?

Alfred. — Pas de changement ; toujours dans même état.

L'ami. — Le médecin donne-t-il quelque espérance ?

Alfred. — Non, et je crois que c'est à peu près tout ce qu'il n'a pas donné.

## PROPORTIONS BIEN CALCULÉES



*La voisine.*—Je vous amène votre enfant. Elle est malade à ne pas se tenir. Elle dit que vous la faites lever trois heures avant sa sœur.

*La maman.*—Cette histoire ! Elle n'a pas besoin de dormir si longtemps que l'autre ; elle n'a qu'un œil.

## EN WAGON

—Une minute, me dit-il, une petite minute et je suis à vous.

Il alluma son cigare pendant que le train démarrait, et reprit :

—Vous n'avez pas connu Jean Christophe Tabouret ? C'est dommage. C'était un personnage digne à tous les points de vue d'être connu et fréquenté. Un personnage comme on en voit peu ; un sujet sortant du cadre de la banalité.

Certes, il n'avait pas conscience de sa singularité ; il était plus modeste qu'une taupe, et pourtant, il se distinguait tellement qu'on était invinciblement attiré vers lui pour peu qu'on ne fût pas le dernier des imbéciles.

Quand j'eus l'honneur de connaître Jean-Christophe Tabouret ? C'était en 1868. Il avait vingt-et-un ans et remplissait dans une petite commune du Jura les humbles fonctions d'adjuteur adjoint.

C'était un grand garçon, glabre, jaunâtre et réfléchi—toujours préoccupé par les plus sérieuses questions.

Il était vêtu d'une redingote pouvant au besoin passer pour noire, mais un peu large pour lui ; sa coiffure était un grand chapeau melon, et il était chaussé de vastes souliers d'agriculteur sur lesquels son pantalon expirait en tortillements pittoresques.

Il marchait d'un pas docte, les mains derrière le dos le chef incliné vers le sol.

En un mot, c'était un jeune homme sérieux et rangé ; un jeune homme s'occupant de son affaire, et dédaignant les futilités auxquelles les autres jeunes gens de cet âge ont coutume de s'adonner si follement.

Eh bien ! malgré son air grave, Jean-Christophe Tabouret avait un défaut, un défaut incommensurable, une maladie qui chaque jour allait s'accroissant, s'aggravant, se développant.

Ce garçon, qu'on eût pris pour l'apôtre du bon sens et pour le conservatoire de la sagesse, était torturé par le noir génie de l'in-vraisemblance numérique, possédé par le démon de l'amplification.

Lorsqu'il faisait la classe, il ne parlait que par mille, centaines de mille et millions ; rapides à s'assembler en son esprit, les chiffres sortaient de sa bouche en hordes si considérables, qu'on en était ébloui.

—Comment ! disait-il à ses élèves, il y a 75 trimestres que vous êtes là-dessus et vous vous ne savez pas encore la date de la naissance de François Ier ! C'est lamentable. François Ier, successeur de Philippe VI ! Quelle folie ! Mais il y avait plus de 20,000 ans que Philippe VI était mort lorsque François Ier vint au monde. Allons ! vous ne sa-

vez pas votre leçon : vous me copierez chacun 30,000 lignes, et demain, si vous n'êtes pas plus avancés, vous resterez en retenue pendant 50 ans !

Dans un problème " où le propriétaire de 20 chevaux en avait perdu 9 et acheté 4 ", si l'élève donnait une mauvaise solution, Tabouret entraînait en rage :

—Ah ! ah ! criait-il, voilà donc le résultat de vos recherches ! vous n'êtes qu'un cancre, ou plutôt vous êtes trente-trois cancre et demi ; vous avez fait une erreur de plus de vingt milliards de chevaux. Allons, allons, mettez-vous à genoux, multitude de cancre que vous êtes ; mettez-vous à genoux, ça vous apprendra ! Vous y resterez pendant deux mille ans !

Et il en était ainsi sur toutes choses.

Un gamin avait fait 3,000 fautes dans une dictée de vingt lignes ; un autre était en retenue parce que, fils d'un savetier qui gagnait plus de 20 millions par jour à raccommoder des souliers, il n'avait pas trouvé le moyen d'acquiescer un crayon d'un sou en six semaines. Il y avait même un pauvre petit bougre qui, ne pouvant apprendre son catéchisme, était menacé de ne pas

faire sa première communion avant huit milliards de siècles.

Comme vous pensez bien, les jeunes élèves s'habituèrent vite à la titanique manie de leur maître ; les enfants s'accoutumèrent à tout ; et bientôt ils s'entendirent menacés des plus terribles châtements, sans seulement daigner relever la tête.

Seul, le petit Hannelton fut frappé d'admiration.

Le petit Hannelton était le meilleur élève de la classe ; c'était un petit garçon qui excellait dans la division (la plus aride des quatre règles) ; aucune sous-préfecture ne lui était inconnue ; il connaissait la France par anciennes provinces, savait son histoire sur l'ongle, et ne ratait jamais une leçon.

Peu à peu le petit Hannelton sentit se développer en lui le génie du chiffre, et les exagérations

## TROP DE ZELE



*La dame.*—Mais, Catherine, pourquoi avez-vous mis des verres vides parmi les autres ?

*Catherine.*—Pour ceux qui ne prennent rien, madame.

## RACE DANGEREUSE



*Bouleau.*—Je savais absolument qu'il mentait ; mais, l'effronté, il m'a offert dix piastres de pari.

*Bouleau.*—Tu l'as pris ?

*Bouleau.*—Non pas ; il est avocat. J'avais peur qu'il prouvât son point.

de son professeur devinrent l'objet de toutes ses méditations.

Il continua à écrire ses devoirs comme un forrier, mais dès qu'il avait fini sa tâche, il voyait valser et tourner les centaines de millions, les milliards et les quintillions ; et il construisait des problèmes ainsi conçus :

16,000 fourmis ont mangé 60 trillions d'éphémères en 4,000 tiers de seconde : combien en dévoreraient-elles en six cent mille semestres treize mois et huit cents semaines.

Il fut toujours le meilleur sujet de la classe, mais la nuit, il rêvait, rêvait, rêvait...

À la distribution, il eut tous les prix et on le présenta au concours cantonal.

Alors, quand il vit les examinateurs avec leurs têtes saugrenues et leurs cravates blanches, il sentit que quelque chose d'extraordinaire se passait en lui ; il n'eût pu dire quoi, mais c'était quelque chose d'extrêmement anormal.

On distribua des papiers couverts de questions, et chaque candidat se mit à griffonner.

Mais lorsqu'on vit le papier de Hannelton, on fut frappé de stupeur ; les réponses étaient assez bizarres :

—Combien d'années Louis XIV demeura-t-il sur le trône ?—74,000 siècles.

—N'y eut-il pas une guerre assez longue entre la France et une puissance voisine ?—Oui, treize cent mille ans après Jésus-Christ, il y eut une guerre avec l'Angleterre ; elle dura six millions d'années.

—Combien y a-t-il de centimètres cubes dans un litre ?—Seize cent millions.

—Que savez-vous sur le franc ?—Le franc est une monnaie d'argent qui pèse douze cents livres.

Quand on vint le chercher, il était fou. On l'enferma à Charenton, où il fut classé parmi les inoffensifs.

Quatre ans se passèrent.

Il était très heureux là et continuait à rêver, lorsqu'un beau jour on introduisit dans le même asile un jeune homme vêtu d'une redingote trop large et coiffé d'un vaste chapeau melon.

Hannelton le reconnut sur-le-champ ; c'était Jean-Christophe Tabouret qui, à son tour, avait été reconnu aliéné.

Aussitôt la haine descendit dans le cœur des deux insensés, et ils ne cessèrent plus de se jeter des imprécations.

—Je te ferai boire trois cent mille demi-setiers d'arsenic !

—Je te donnerai huit cent mille coups de lance dans l'œil !

—Je te ferai pourrir treize mille ans dans un puits.

—Je te ferai manger le cœur par quarante millions de vers blancs.

—Je te ferai râler six mille siècles sous mon genou.

Etc., etc.

Personne ne s'inquiéta de leurs cris, car ils ne se faisaient aucun mal ; et tout d'un coup un revirement se produisit dans leurs deux âmes ; ils cessèrent de se menacer et devinrent les meilleurs amis du monde.

Seulement, depuis ce temps-là, ils ne parlent plus qu'en chiffres et qu'en nombres ; ils paraissent, du reste, se comprendre merveilleusement.

—Six cents billions, quatre quatre deux ?

—Deux deux, trois sept un... soixante mille.

—Soixante ! un sept trois ? six, six, six, zéro.

—Zéro un.

—Quatre milliards !

Et voilà trois ans que cela dure, ajouta mon compagnon de voyage.

—C'est très curieux, fis-je, profondément impressionné, très curieux...

—Très curieux, n'est-ce pas ? et croyez-vous qu'on ne pourrait pas ramener ces malheureux à la raison ?...

—Peut être...

—Par la suggestion, n'est-ce pas ? par exemple...

A ce moment, le train s'arrêta ; l'employé cria : Clermont ! Clermont ! Clermont !

—Une minute, murmurai-je, une minute et je suis à vous.

Je descendis rapidement, et, bien que je fusse loin du but de mon voyage, je laissai repartir le train, car déjà je sentais bouillonner en moi les milliards et les billions... Si j'étais resté une heure de plus, j'eusse devenus à mon tour la proie du démon de l'amplification.

Le convoi parti, je demandai : "A quelle heure y a-t-il un train pour Paris ? — 6 heures 15." Il n'était que quatre heures ; je questionnai de nouveau : "Y a-t-il quelque chose à voir dans la ville ? — Oui, il y a la maison des fous." Je devins blême. Coïncidence... fatalité ; évidemment, cet homme était le démon de l'exagération lui-même.

Je fus au buffet et me mis à boire pour m'étourdir. J'y passai deux mortelles heures. Enfin, à 6 heures 15, je pris l'express pour Paris, et j'avoue que je n'ai respiré librement que lorsque je me suis senti chez moi.

En ai été quitte pour la perte de ma valise qui contenait six cent mille chemises... non, je veux dire six chemises, SIX CHEMISES ; ai-je bien dit ? six chemises ; s-i-x, six ; c-h-e-m-i-s-e-s, chemises ; SIX CHEMISES et non six milliards de chemises !

MÉCONNAISSABLE

Premier inconnu.—Hello, Ronceveaux, comment vas-tu ? Je ne t'ai pas vu depuis un siècle. Je ne t'aurais pas reconnu ; comme tu as changé de figure !

Le second inconnu.—Je ne m'appelle pas Ronceveaux.

Le premier inconnu.—Pristi ! Tu as aussi changé de nom ?

INCOMPRÉHENSIBLE



Gorgonpente, fatigué du bébé.—Je ne comprends pas qu'on pleure pour avoir du lait, quand il y a du whiskey plein la maison.

THÉÂTRE ROYAL

"THE RAMBLER FROM CLARE"

Cette pièce, comme les "True Irish Hearts," "Cruiskeen Lawn," "Dear Irish Boy," dûs à M. McCarthy, a obtenu une faveur marquée parmi les habitués du Théâtre Royal. Cette dernière composition théâtrale, le "Rambler from Clare," offre tout un p'intérêt d'une peinture vraie des mœurs en Irlande. L'auteur a visé au réalisme et il l'a atteint.

Les tableaux sont frappant d'exactitude, et la mise en scène donne beaucoup de relief à l'intrigue. La danse et le chant sont caractéristiques et méritent de grands éloges.

La pièce abonde en ces sentiments patriotiques qu'on trouve dans tout cœur irlandais, et elle prend une place préminente dans les pièces de ce genre.

Dan McCarthy possède toujours sa voix souple, flexible et d'excellent registre. Il tient le premier rôle avec un art consommé. Il est vaillamment appuyé par une pléiade de bons artistes.

La semaine prochaine : Ole Olson Company tiendra l'affiche. On en dit beaucoup de bien.

UN HOMME AVERTI EN VAUT DEUX



Alice.—Il n'y a qu'une seule chose au monde qui pourrait me faire consentir à vous épouser !

Alphonse.—Il me semble que je ne vous ai pas encore demandée en mariage ?

Alice.—Je le sais parfaitement ; mais cela ne change rien à la chose.

Alphonse.—Et pourrait-on savoir ce que c'est ?

Alice.—C'est que vous me demandiez.

THÉÂTRE EMPIRE

"Le Doigt de Dieu," avec Blanche de la Sablonnière, comme premier rôle, a attiré à l'Empire un nombreux et très enthousiaste auditoire, cette semaine à ce charmant et nouveau Théâtre. L'éloge de la pièce n'est plus à faire, et notre jeune actrice montréalaise est trop avantageusement connue pour qu'il soit nécessaire de lui décerner de longs compliments. D'ailleurs, la troupe franco-canadienne mérite l'encouragement public. Elle fait un louable et heureux effort pour acclimater chez nous le théâtre français.

Si le public canadien français pouvait jouir plus souvent d'une pièce française jouée aussi bien que le fait la compagnie franco-canadienne, ce serait d'un grand bénéfice et d'un grand avantage pour nos compatriotes. Espérons qu'avant longtemps nous aurons en ore, l'avantage d'entendre cette compagnie vraiment remarquable.

ILS ONT DES YEUX ET ILS NE VOIENT PAS

Le cousin.—Comment seule ! Et tu pleures !  
La cousine.—Le misérable ! je pourrais lui arracher les yeux !

Le cousin.—Qu'est-ce qu'il t'a fait ?  
La cousine.—Je lui ai demandé qu'elle était la plus belle fille du bal ; et il s'est mis à regarder par toute la salle, quand j'étais là, devant lui !

UN TRUC USÉ

Deux jeunes époux faisaient lit à part. Le mari, joueur incorrigible, afin de cacher à sa femme qu'il passait toutes les nuits à jouer aux cartes dans son club, avait eu l'idée ingénieuse, de mettre à sa place un traversin, sur lequel il avait adapté une tête en carton. Il avait retourné la face du côté du mur, cela va sans dire, afin de bien donner le change.

L'autre nuit, sa femme, réveillée en sursaut par un cauchemar épouvantable, se lève effrayée, et s'en va retrouver son mari. Il était bien là, endormi. Elle voulut l'embrasser et entoura la chère tête de ses bras.

La tête lui resta dans ses mains. Elle tomba évanouie.

Vous voyez d'ici la figure du mari, lorsqu'il rentra au petit jour, en trouvant sa femme étendue sur le sol, avec la tête en carton dans ses bras

NÉ POUR LA CHANCE



Madame Faron.—Je vois par le journal que Charles Mérinos revient au pays avec deux millions ! L'idée que j'ai refusé de l'épouser !

Monsieur Faron.—Par exemple ! Cet animal-là a un bonheur insolent.

MAUVAISES AFFAIRES

Louis.—Qu'as-tu ? Tu as l'air tout morose ?  
Auguste.—Au diable la boutique ; j'ai demandé au vieux Grippe-sous de me prêter quelques milliers de piastres...

Louis.—Et il t'a refusé ?  
Auguste.—Non pas ; mais il a fallu que je prisse sa fille par-dessus le marché.

QUE DIRE ?

Georges.—M'aimez-vous ?  
Léa.—Ça n'est pas de vos affaires.  
Georges.—Pardonnez-moi ; mais c'est de mes affaires.  
Léa.—Alors, vous devriez connaître votre affaire.

AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI

Mlle de Lapensée.—Maman, M. Millécus m'a demandée en mariage hier soir, et j'ai accepté.

La mère.—Mais, ma fille, es-tu certaine que tu l'aimes ?

Mlle de Lapensée.—Maman ! Est-il possible que tu sois si arriérée que cela ? Quel rapport cela a-t-il avec le mariage ?

## EXCÈS DE TRAVAIL



*Garlebu.* — La vie est trop dure dans ce pays. Je m'en vais au Brésil. Là, personne ne travaille. On se couche sous un arbre et quand on a faim on cueille une orange ou une banane.

*Ponote.* — Mais, dis donc, ces fruits, faut aller les cueillir, n'est-ce pas ?

*Garlebu.* — Naturellement.

*Ponote.* — Ha !!! Je savais qu'il y avait un revers à ta médaille.

## COLLECTIONNEURS

La France est sans contredit le pays des collectionneurs par excellence.

On collectionne tout : les vieilles faïences, les estampes, les journaux, les insectes, les almanachs, les autographes, les médailles, les gravures de modes, les portraits de Napoléon, les breloques de montres, les anciens chapeaux de Caran d'Ache, les bagues à tabac, les pipes, les tabatières, les couteaux à fromage, les boucles de jarretières, les miniatures, les épingles de cravate, etc., etc.

Il n'est même pas très rare de posséder une concierge qui vous réclame tous les timbres que vous recevez de l'étranger pour son petit qui "fait collection". Je recommande tout spécialement ce genre de concierges aux personnes qui ont des amis dans la marine, des relations dans les Indes ou des parents en exil.

J'ai longtemps étudié les collectionneurs de tous genres ; je les ai vus de près, je les ai observés, j'ai vécu de leur vie... eh bien ! je puis affirmer que le collectionneur *moderniste* est encore le plus curieux, le plus vraiment original de tous.

Le collectionneur *moderniste* a le dédain des *vieilleseries*. Les meubles Louis XIII, les bahuts Henri II, les tapisseries de haute lisse le laissent froid. Il dédaigne les peintures culottées du bon vieux temps, et son regard se détourne des vieux Rouen et des Nevers ébréchés.

Ce qu'il lui faut, à lui, c'est la nouveauté du jour, la chanson qui vient de paraître — et il la lui faut avant tout le monde, avant qu'elle ne soit parue, si c'est possible.

Le collectionneur *moderniste* cueille et recueille tous les prospectus qu'on distribue dans la rue. Rapide comme la bicyclette, il parcourt Paris, et récolte des centaines de petits papiers qu'il en-

## DIFFÉRENCE ÉNORME



*L'Institutrice.* — Vous voyez, c'est visible comme le bout de votre nez.

*L'un des élèves.* — De quel nez, s'il vous plaît, madame ?

gouffre dans ses vastes poches et qu'il classe ensuite, le soir, à la lueur de la suspension familiale.

Il recherche la question du jour, la scie du jour, la charge du jour, la chanson du jour.

Le collectionneur *moderniste* possède un peu de la terre que le shah de Perse avait dans ses bottes en 72, un mouchoir d'instruction ayant appartenu à Géomay et un petit drapeau taillé dans le drapeau de la tour Eiffel. Il a réuni, en outre, la série complète des boulons de ladite tour, ainsi que tous les petits tours qui ont été faites jusqu'à ce jour, depuis la tour presse papier, breloque, porte-bonheur, épingle et bouton de manchette, jusqu'à la tour de 300 vers — œuvre terrible du plus fôlâtre des poètes.

En Belgique, il existe un individu qui collectionne les journaux en tous genres. Dès qu'une feuille paraît, qu'elle soit commerciale, artistique, littéraire, financière ou maçonnique, portugaise, mexicaine ou javanaise, ce monsieur est averti.

Comment ? Je l'ignore, mais il est averti. Sa police doit être bien faite.

Aussitôt, il expédie au journal en question une feuille d'avis imprimée et ainsi conçue :

" Monsieur,

" Ne possédant point encore votre intéressant journal, *la Question fromagère* (ou bien *El Correo poético de Ultramar*), je vous serais fort obligé de bien vouloir m'en faire parvenir un ou plusieurs exemplaires que je classerai avec plaisir dans mes nombreuses collections.

" HENRI BARRHAAREN,

" *Collectionneur.*"

La Hulpe (Belgique)

Je crois que ce Henri Barhaaren est assez fameux comme collectionneur.

Pourtant, lors de mon séjour dans l'Amérique du Sud, j'ai longtemps été en correspondance avec un nommé Fabricon, lequel était plus fameux encore.

Celui-là collectionnait les monnaies — mais les monnaies modernes seulement.

Chaque semaine il m'écrivait, sous prétexte de me donner des nouvelles d'un vague cercle où je l'avais connu, et chaque semaine, il ajoutait un post scriptum dans ce genre :

" Envoyez-moi donc la pièce de 2 piastres, effigie Maximilien, frappée à Mexico par Juan Barcavela. Elle manque à ma collection."

Un autre jour, c'était une pièce de 5 piastres qui manquait à sa collection, ou quelquefois même une simple piastre.

Une fois je restai six mois sans recevoir de ses nouvelles. Je le croyais parti ou mort.

Mais j'espérais plutôt qu'il était mort.

J'aurais même fini par ne plus penser à lui du tout, lorsqu'un beau matin on m'apporte un énorme télégramme daté de France.

Je l'ai conservé, le voici :

" Pars pour Anvers. Exposition Universelle. Grand succès pour collections. Décoration probable. Expéditez en toute hâte série complète de piastres et pièces de 5 piastres Mexique, République Argentine et Brésil, frappées depuis 1847. Urgence. Si impossible réunir, envoyez chèque. Aviserai. " FABRICON. "

Il ne m'en demandait que pour douze mille francs ! Hein ! qu'est-ce que vous dites de ça ?

" Urgence. Si impossible réunir, envoyez chèque. Aviserai. "

Je me suis toujours demandé ce qu'un chèque aurait bien pu faire dans cette collection de piastres, mais je ne l'ai jamais su, car j'ai laissé son télégramme sans réponse.

Or, depuis ce temps là, je n'ai plus entendu parler de lui.

## MONSIEUR GODOT

Nous étions installés au fond de la grande Brasserie universelle, à Lille, devant une partie de dominos qui durait depuis quatre heures environ, lorsque nous vîmes arriver à toute vapeur un individu d'allure assez étrange.

Ce monsieur, bien qu'ayant toutes les apparences d'un parfait gentilhomme, portait un binocle d'or et des anneaux d'or aux oreilles. Une longue chaîne d'or circulait capricieusement sur sa poitrine et sa cravate était ornée d'une gigantesque épingle d'or. Une douzaine de bagues, également en or, brillaient à ses doigts et les boutons de son gilet étaient du même métal, ainsi que la pomme de sa canne.

Il était coiffé d'un chapeau haut de forme à larges bords et vêtu d'une redingote à brandebourgs qu'il laissait négligemment flotter. Il portait en outre, sous son bras, une serviette assez volumineuse.

Il nous salua d'une façon fort élégante, et, quoiqu'il ne nous connût pas, il nous tendit la main sans façon, en s'informant gracieusement de l'état de notre santé.

Lorsqu'il fut sûr que nous allions tous bien et que nous pouvions, si rien ne nous arrivait de fâcheux, vivre chacun jusqu'à 115 ans (ce qui faisait 690

## DÉCLARATION COMME UNE AUTRE



*Blanche.* — Mais, quelle odeur ! Vous fumez, monsieur Alfred ?

*Alfred.* — Vrai ! Vous vous en apercevez ? C'est le cœur que j'ai en feu !

ans pour nous six, ainsi qu'il le remarqua), il nous dit qu'il se portait lui-même à merveille, et qu'il espérait bien aller, lui aussi, jusqu'à 690 ans, pour boire à notre santé, si telle était la volonté de Dieu, — ce dont il ne pouvait répondre.

Puis, s'étant assis à notre table, il commanda trois grogs.

Nous apprîmes bientôt, de la bouche même de ce monsieur, qu'il avait fait fait deux fois le tour du monde, qu'il avait perdu douze cent mille francs en cinq minutes à l'écarté, qu'il s'était marié onze fois, qu'il était le meilleur ami du prince de Galles, qu'il dînait deux fois par an avec Sa Majesté le roi de Hollande — et différentes autres choses dont tout le monde ne peut pas se vanter.

M. Godot de Berthecourt nous demanda ensuite si quelqu'un de nous avait connu le Mahdi.

Sur notre réponse négative, il nous affirma qu'il l'avait connu très intimement, lui, et, comme pour nous le prouver, il nous récita aussitôt, sans en être prié, des vers de Victor Hugo, un passage de Shakespear en anglais et quelques poésies espagnoles.

Ayant ensuite successivement trempé ses lèvres dans les trois grogs qu'on lui avait livrés, il prétendit qu'ils étaient beaucoup trop fades, les fit remporter et en demanda trois autres, en



recommandant d'ajouter dans chaque verre une cuillerée à bouche de kummel.

Ceci fait, il tira de sa poche une énorme pipe en écume dans laquelle il mit la moitié d'un paquet de tabac, et, l'ayant allumée avec la plus grande rapidité, il nous fit passer une petite photographie d'enfant vêtu à la mode de 1837, en nous demandant si personne de nous ne reconnaissait ce bébé.

Personne ne l'ayant reconnu, il nous avoua, avec un sourire, que c'était son propre portrait à l'âge de trois ans, et il ajouta qu'à cet âge, il savait déjà dire bonjour en quatorze langues, ce qui est absolument remarquable.

—A l'heure qu'il est, fit-il, je sais dire bonjour et bonsoir en cent vingt-deux langues, et j'écris couramment le chinois ; tout le monde ne peut pas en dire autant, n'est-ce pas ?

Nous en convînmes de fort bonne grâce.

Touché de notre bonne foi, M. Godot de Berthecourt nous cita quelques proverbes arabes, nous parla de la navigation aérienne, de l'instinct admirable des fourmis ; puis, ayant escamoté tous les dominos, qu'il fit passer brusquement dans la poche de l'un de nous offrant quelques cigares, avec une amabilité charmante.

A ce moment, le garçon apportait les trois nouveaux grogs ; il les goûta et, les ayant trouvés suffisants, il me demanda si je connaissais quelque chose de meilleur qu'un bon grog.

A cette époque, je n'avais pas encore bu de grog ; cependant je répondis, pour faire plaisir à notre nouvel ami, que j'adorais cette boisson, et que je la trouvais infiniment supérieure à tous les autres.

—C'est très bien, fit-il, vous êtes un homme de goût ! vous paraissez même doué d'un instinct de divination assez remarquable. Je vais vous interroger. Pourriez-vous me dire ce qu'il y a dans ma serviette ?

—Je pense qu'elle contient des livres, des journaux ou des papiers de famille.

—Non.

—Des étoffes alors, des valeurs !..

—Non.

—Serait-ce donc de la viande, du pain ou du charbon de terre ?

—Vous n'y êtes pas ; tenez, vous allez voir.

En disant ces mots, il ouvrit la serviette et en sortit deux petists chiens bais, harnachés sur le dos à la façon des petits *hulls*,—deux jolis petits chiens bais qui ressemblaient à deux petits chevaux.

—Plume et Mouche, fit M. de Berthecourt en nous présentant les deux chiens qui s'étaient dressés sur leurs pattes de derrière.

Les deux petites bêtes ayant salué, il leur donna à chacune un grog qu'elles avalèrent en un clin d'œil.

—Voici deux chiens extraordinaires, messieurs, fit l'inconnu d'une voix grave, deux chiens uniques, absolument uniques ; ils savent compter et forcent un lièvre à la course ; si vous les voyiez marcher sur les pattes de devant, vous seriez vraiment étonnés ; mais c'est surtout pour le grog qu'ils sont incomparables : tenez, je parie qu'ils boivent à eux deux vingt-quatre grogs en cinq minutes.

—Vingt-quatre grogs ! c'est impossible, fis-je.

—Impossible ? Je parie qu'ils en boivent trente ! trente grogs en cinq minutes ! Vous êtes six, voici trente louis ! Je parie cent francs avec chacun de vous qu'en cinq minutes ils boiront leurs trente grogs...

Nous acceptâmes et chacun ayant donné ses cent francs, M. Godot de Berthecourt commanda trente drogs.

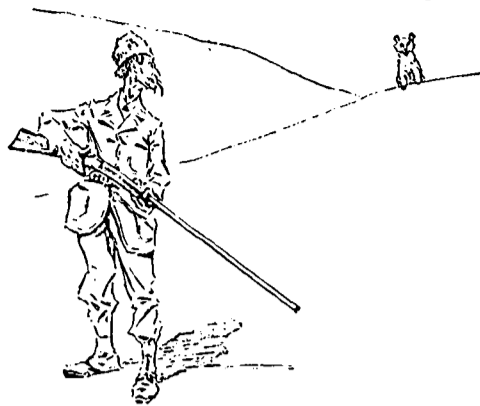
Quelques instants après, les trente drogs sont sur la table, et je puis jurer qu'en moins de cinq minutes ils étaient absorbés.

—Eh bien ! fit M. de Berthecourt, je crois que vous avez perdu, hein ?

Nous l'avouâmes.—M. de Berthecourt, ayant alors ramassé son argent, prit ses deux chiens par l'anneau de leur sangle, et, à notre grand étonnement, il les accrocha au porte-manteau, sans qu'ils parussent en être offusqués le moins du monde. Puis, tirant quelques papiers de sa poche, il dit :

—Histoire de rire un peu que tout cela, mes-

MAUNCHAUSSSEN A LA CHASSE



I  
Lours.—Tiens ! Mon homme d'hier !



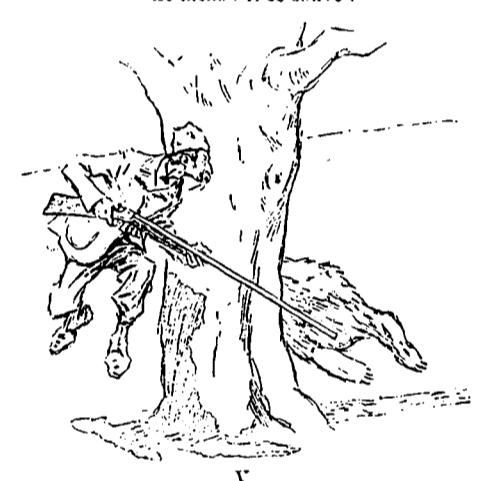
II  
Le lièvre.—Ne remue pas, mon petit Bruno.



III  
—Le lâche ! Il se sauve !



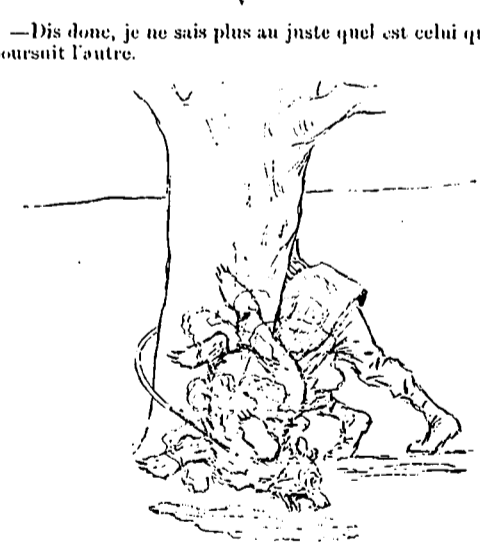
IV  
—Je crois même qu'il se cache.



V  
—Dis donc, je ne sais plus au juste quel est celui qui poursuit l'autre.



VI  
— Alors, hô ! les grands moyens !



VII  
—L'au !



VIII  
—Ce coup-là, je ne le rate jamais ; car, si je ne l'avais pas attrapé, j'étais sûr de me tirer moi-même.

sieurs, hittoire de rire et de passer un moment : mais, à part cela, si vous avez besoin de mes services, je suis à vos ordres : voici ma carte.

Les cartes qu'il nous distribua étaient ainsi libellées :

GODOT DE BERTHECOURT

VINS FINS — VINS DE TABLE ET D'OFFICE  
Château Bourneville (Côte d'Or).

—A votre service, messieurs, répéta M. de Berthecourt.

Puis, nous ayant cérémonieusement salués,

comme pour prendre congé, il s'éloigna de deux tables, et, sans plus s'occuper de nous, il se fit servir à dîner, laissant ses deux chiens accrochés au porte-manteau.

PAS VISIBLE

Louis.—Je ne t'ai pas vu à la mascarade-mercredi soir.

Alphonse.—J'y étais ; mais j'étais déguisé en esprit.

## LE CHEVAL

— Oh ! le charmant petit individu !... C'est à vous, Madame, ce petit vieillard ?

— Mais oui, Monsieur, c'est mon plus jeune.

— Quel âge a-t-il ?

— Sept ans.

— Vraiment ! C'est bientôt un grand garçon.

— Ah ! si vous saviez comme il est diable.

— Bah ! à sept ans, que voulez-vous ?

— Sans doute ! Pourtant il devrait commencer à devenir raisonnable...

— Ho ! ho ! ça viendra. Il n'y a pas encore de temps perdu ! Comment t'appelles-tu, mon petit ami ?

— Je veux du sucre !

— Comment dit-il ?

— Il dit : " Je veux du sucre ! "

— Très bien ! Tiens, voilà du sucre... Comment t'appelles-tu ?

— Je veux de la ficelle !

— Plait-il ?

— Il dit qu'il désire de la ficelle...

— Ah ! oui ! en voilà justement. Comment t'appelles-tu ?

— M'appelle ?

— Oui, ton nom !... Comment est-ce ?

— Gustave.

— Ah ! très joli nom ! Veux-tu jouer avec moi ; que veux-tu ?

— Je veux un sou !

— Et maintenant ?

— Je veux un crayon.

— C'est tout ce que tu désires ?

— Je veux une histoire.

— Ah ! c'est parfait. Ecoute.

" Il y avait une fois une dame qui avait une figure de singe. Un jour, elle gagna beaucoup d'argent, et résolut de donner une petite fête... "

— Avait-elle beaucoup d'enfants, cette dame-là ?

— Non ; seulement un fils, qui était postillon à Pontoise.

— Elle invita donc ses amis à venir se divertir chez elle le lundi suivant, à onze heures précises. Le jour venu, elle fit toutes sortes de préparatifs. Elle avait dressé une grande table dans son salon, et il y avait sur cette table tout ce qu'on peut rêver de plus délicieux : petits fours, bonbons, dragées, brioches, galettes, glaces, liqueurs, nougats, champagne... il y avait aussi de gros bouquets auprès des candélabres.

— Et du biscuit de Savoie, n'en avait-y ?

— Oui ! avec de l'angélique dedans ; enfin, c'était somptueux. Mais, voilà-t-il pas qu'à dix heures elle voit qu'elle a oublié les mendiants. Elle ne pouvait pas se passer de mendiants, tu comprends... "

Ah !

— Non ! alors la voilà qui descend vite, vite,

mais tous les épiciers étaient fermés ; elle dut courir jusque dans le faubourg Saint-Denis en pantoufles ; c'est affreux...

— Ah ! oui.

— Or, il y avait à peine deux minutes qu'elle était sortie, lorsque son fils arriva de Pontoise au grand galop de son cheval et tout couvert de poussière... On lui avait donné congé parce que c'était le 14 juillet, fête de son patron...

— Ah ! et comment s'appelait-il, lui ?

— Son nom était Auguste. Voilà donc Auguste qui monte quatre à quatre et qui ne trouve personne ; alors, comme il avait des courses à expédier, que fait-il ?

— Il dit : " Je ferai mes courses demain ? "

— Non, pas du tout. Devine...

— Sais pas...

— Eh bien ! il fait monter son cheval avec lui dans l'escalier, l'introduit dans le salon, et court à ses affaires...

— Ah ! ah ! c'est drôle ; c'était donc un cheval savant ?

— Non, pas trop ; mais pour monter les escaliers il n'avait pas son pareil. Auguste parti, tu vois la tête du cheval dans le salon, tout le mobilier craquait de rire ; le cheval regarde les flambeaux, la table servie et se demande ce que tout cela veut dire ; il était très étonné ; finalement, comme il avait faim, il mange les bouquets ; c'étaient des bleuets ; puis comme il avait faim encore, il mange les biscuits, les glaces, les petits fours, il bouleverse tout, dévore tout, renverse le champagne et le boit... c'était un spectacle horrible ; au bout d'un quart d'heure il fut gris, et, comme il n'y avait plus rien à manger, il songeait à s'asseoir, lorsque la porte s'ouvrit. C'était...

— La dame à figure de singe ?

— Précisément. La vieille dame avec tous ses invités ; voilà la dame qui s'évanouit, et les invités qui se précipitent en hurlant...

— Y en avait-il beaucoup ?

— Non, trente-huit. Tous ces gens se mettent à piailler, à crier, c'était un concert épouvantable ; sur ces entre-faites, la vieille revient à elle, pousse quelques soupirs et murmure : " Ha ! Ha ! Ha ! mon pauvre souper ! mon pauvre souper ! Le diable est donc chez moi ? "

— Est-ce qu'il y était, le diable ?

— Je ne sais pas ; s'il y était, il devait s'être introduit dans la personne du cheval. Pauvre cheval ! il était vraiment comique ; il regardait tout autour de lui avec ses gros yeux bêtes de la fa-

## CONTENTE D'ELLE



Hélène.—T'es-tu jamais regardée dans le miroir, quand tu es en colère ?  
Julie.—Quand je me regarde dans le miroir, je ne suis jamais en colère.

çon la plus égarée du monde ; mais je crois qu'il cachait son jeu, car quelqu'un prétend l'avoir vu rire à plusieurs reprises... As-tu déjà vu rire un cheval ?

— Non.

— C'est très rare, mais c'est très amusant. Pendant ce temps-là, la femme criait toujours : " Mon pauvre souper ! " si bien qu'au bout de quelques minutes tous les regards se trouvèrent braqués sur le cheval. " Maudite bête ! vilain animal ! criaient les invités ; comment a-t-il pu entrer ici ! C'est horrible ! c'est affreux... " Soudain un grand gaillard qui paraissait animé d'intentions hostiles se détacha du groupe et se dirigea vers la pauvre bête en brandissant sa canne d'une façon terrible. Alors, voyant que tout cela tournait très mal, le cheval a compris qu'on allait lui faire un mauvais parti, il a fait deux pas en avant et...

— Et... ?

— Sais-tu ce qu'il a fait ? Devine...

— Sais pas...

— Eh bien ! il a dit : " Ce n'est pas moi ! "

Ripans Tabules banish pain.

## PINÉE DE CONSEILS

## CONTRE LA COQUELUCHE

Contre les quintes de toux de la coqueluche, il n'est pas de remède plus puissant que parties égales de teintures de Balladone et d'Aconite. On donne de trente à quarante gouttes du mélange par jour, aux enfants, sur du sucre. On partage la potion en cinq ou six doses.

## LES DISTRACTIONS DU POKER



Elle (au déjeuner).—Ernest, peux-tu ouvrir ce pot ?

Lui (arrivé du club à 3 heures du matin).—Non : je n'ai pas une paire de valets.

## ARGUMENT CONTRE LA PROHIBITION



Le sieur Georgette (apercevant un bonhomme en neige). —Pristi, j'ai de la chance d'avoir pris quelque chose de chaud ! Je serais gelé dur comme ce malheureux.

## L'ONCLE CHEMINÉE

Lorsque j'étais petit, mon père m'entretenait de mon oncle Cheminée avec le plus grand enthousiasme.

Toute la journée ce brave oncle Cheminée était en jeu. Mon père lui distribuait du matin au soir une foule de rôles divers dont il s'acquittait, sans le savoir, avec la plus rare habileté.

Il était successivement modèle de vertu, de hardiesse, de modestie, de vaillance, d'ordre, de bonté et de persévérance.

—Ah ! me disait-on, lorsqu'il m'arrivait de déchirer ma culotte ou de casser quelque verrerie, ton oncle Cheminée n'aurait pas fait cela à ton âge !

Ou bien encore :

—Ton oncle Cheminée ne serait pas fier de toi, s'il était instruit de ta conduite.

Lorsque j'obtenais de mauvaises notes en classe, je faisais de la peine à l'oncle Cheminée, et quand par hasard j'avais la croix, il m'était permis d'être doublement radieux, car je pouvais compter sur la satisfaction intégrale de mon oncle Cheminée.

—L'oncle Cheminée te voit. — L'oncle Cheminée t'entend ! — Je vais écrire à l'oncle Cheminée. — Tu ferais mourir ton oncle de chagrin ! — Tu n'auras pas le fusil de ton oncle quand tu seras grand ! — Tu fais honte à ton oncle Cheminée ! — Quand l'oncle Cheminée viendra !...

Tels étaient les menaces et les avertissements dont on m'accablait au moindre geste et à la moindre parole :

—Ah ! quand ton oncle Cheminée reviendra !

Et ce qu'il y a de plus joli, c'est que ce cauchemar de Cheminée ne venait jamais. Cet oncle fantastique dont on me bourrait la tête et dont on multipliait à mes yeux la lointaine effigie, je ne l'avais jamais vu !

Je ne savais même pas la couleur de sa redingote ! Il se contentait de me voir, de m'entendre, de mourir de chagrin, et restait aussi mystérieux pour moi que le plus cachottier des revenants qu'on ait jamais rencontrés dans les œuvres complètes de madame Raoul de Navery.

Non, je ne le connaissais pas. J'avais même la fatalité de ne pouvoir réussir à me créer de lui une idée quelconque ; et quand je demandais quelques vagues renseignements sur son compte, on me répondait simplement :

—Il est en voyage !

—Il est y loin, papa, l'oncle Cheminée ?

—Oh ! oui, très loin ; dans les pays chauds.

—Où qu'y a des sauvages ?

—Oui.

— Pourquoi qu'y ne le mangent pas les sauvages, dis papa ?

—Comment, tu veux que les sauvages mangent ton oncle ! Je vais le lui écrire. Du reste, à l'heure qu'il est, il est en train de revenir ; gare à toi, petit monstre !...

Je ne sais où diable il était allé traîner ses guêtres, ce brave oncle Cheminée, mais ce que je puis dire, c'est qu'il a mis bien longtemps à effectuer son retour.

En voilà un qui est revenu de loin, ou je ne m'y connais pas.

Il a dû faire la route à pied, car il est revenu pendant plus de dix ans...

Que dis-je ? dix ans ? pendant plus de quinze ans !

Mais quand il est revenu, ç'a été pour de bon.

Il est débarqué à Paris la semaine dernière.

Tenez, c'était jeudi dernier... jeudi ou mercredi ; le jour du terme, enfin.

J'étais dans mon cabinet de travail, en train de classer les réclamations de mes locataires tout en savourant une excellente tasse de moka ; j'en étais, je crois, à la fine

champagne ; il pouvait bien être une heure et demie, deux heures moins le quart, au plus...

Tout à coup j'entends un grand vacarme dans le voisinage : quelque chose comme le bruit que peut produire un steple-chasse de porteurs d'eau dans un escalier.

Au même instant ma sonnette, violemment ébranlée, tombe par terre comme un fruit trop mûr, mes portes s'ouvrent brusquement et je vois apparaître devant moi un grand gaillard de six pieds, suivi de deux petits nègres qui portaient des paquets.

—Eh bien ! me dit le grand gaillard on me reconnais pas ?

—Peut-être vous êtes-vous trompé d'étage...

—Mais non ! Voyons, farceur, tu ne me reconnais pas ? tu ne reconnais pas Cheminée, ton oncle Célestin Cheminée, pourvoyeur des jardins zoologiques d'Europe et d'Amérique ? Célestin Cheminée, courtier en bêtes féroces ? le fameux Célestin Cheminée, de la maison *Tramvel, Harpkins and Co.*, de Liverpool ?

S'étant ainsi présenté, mon oncle fit avancer ses petits nègres, lesquels portaient de grands sacs jaunes assez mystérieux.

—Venez ici, John, Toby !

Les deux jeunes particuliers s'avancèrent en souriant de la façon la plus ravissante.

Après quoi, ils débouclèrent leurs sacs sur l'ordre de leur maître.

—Tu vas voir, me dit Cheminée, tu vas voir si j'ai pensé à toi...

A peine achevait-il ces paroles apparemment inoffensives que l'appartement s'emplit de cris étourdissants.

Deux monstres affreux se déployèrent sur le parquet avec un sans-gêne effroyable :

Un singe et un petit crocodile.

Je voulus appeler, mais l'oncle Cheminée me retint.

—Ne fais pas attention, me dit-il ; ils sont charmants ; dans trois ou quatre jours, tu en feras ce que tu voudras ; ces animaux-là, ça s'apprivoise tout seul.

—Mais, mon oncle, ils vont tout abîmer...

—Laisse donc, je réponds d'eux. D'ailleurs, tu sais, le premier jour, il

ne faut les contrarier... Ah ! ah ! ah ! elle est bien drôle ! ce brave Frédéric qui ne reconnaît pas son oncle ! ah ! ah ! ah !

Alors, tandis que mon oncle, m'interdisant tout mouvement, m'expliquait avec force détails qu'il y avait une fortune gigantesque pour l'homme qui aurait l'idée de vendre des ornithorynques et des fourmiliers dans un grand magasin de l'avenue de l'Opéra, je dus assister au sac de mon appartement.

En un clin d'œil, les pendules furent réduites en morceaux, les tableaux pulvérisés, la vaisselle brisée par le singe ; ce malicieux animal, sautant de meuble en meuble, déchirait tout d'un air narquois, tandis que le crocodile dévorait les tapis et les papiers qu'il trouvait à la portée de sa main.

En moins d'un quart d'heure, ma comptabilité avait disparu.

Durant ce temps, les nègres, impassibles, buvaient mon cognac, et Cheminée parlait toujours :

—Retiens bien ce que je te dis ! Il y a un million à gagner pour l'homme qui montera une maison d'ornithorynques sur l'avenue de l'Opéra.

J'étais fou. Mon sang bouillonnait dans mes artères.

Je sentais que j'allais commettre un crime...

Alors, savez-vous ce que j'ai fait ?

Je me suis sauvé.

J'ai enfermé l'oncle Cheminée chez moi, à triple tour, avec son singe, son crocodile et ses sauvages, et je me suis enfui.

Sans perdre une seconde, je me suis fait conduire à la gare de Lyon, et j'ai pris le train pour Saint-Etienne, où j'ai plusieurs créances à recouvrer...

Je ne sais ce qui est arrivé depuis...

Si vous avez lu les journaux, vous devez être au courant, vous... est-ce qu'ils se sont mangés ?

Ah ! mon père avait bien raison de dire :

—Quand ton oncle Cheminée reviendra !...

## AMI DEVOUÉ

*Ernest.*—Madame Sac'd'argent m'a demandé hier soir si jamais je ne t'avais pas vu sous l'effet de la boisson.

*Alfred.*—Naturellement, tu as dit non ?

*Ernest.*—Je ne mentirais pas pour qui que ce fût.

*Alfred.*—Oui, mais tu as dû arranger cela de manière à ce que...

*Ernest.*—Oh ! oui ; ne crains rien, je lui ai dit que je t'avais vu très souvent sobre.

## POÉSIE PAYANTE



*Elle.*—Vois, cher ! N'est-ce pas un poème, ce chapeau ? Et rien que quinze dollars.

*Lui, (poète et journaliste).*—Quinze piastres !!! Si je pouvais en écrire comme celui-là ?

FEUILLETON DU SAMEDI

## LE ROI DES GUEUX

PREMIÈRE PARTIE

LE DUC ET LE MENDIANT

II

LA PLACE DE JÉRUSALEM

(Suite)

Le seigneur Pedro Gil avait été chassé du château de Penamacor, par la duchesse Eléonore, dont il épiait les démarches tout en lui volant ses revenus. On disait que la duchesse avait en main les preuves de ses nombreuses malversations, et qu'elle aurait pu l'envoyer au gibet. On ajoutait que le seigneur Pedro Gil était entré pauvre au service des Médina. On l'accusait d'avoir payé par la plus noire ingratitude les bienfaits de cette noble famille.

Ceux qui parlaient ainsi avaient sans doute raison, quant à la moralité du fait; mais pour ce qui est du gibet, ils avaient tort. Sous Philippe IV, s'il n'était pas très mal-aisé d'envoyer un innocent à la potence, on éprouvait, en revanche des difficultés majeures dès qu'il s'agissait de museler seulement le plus enragé coquin du monde, pour peu que ce coquin fut soutenu.

Or, le seigneur Pedro Gil avait pour patrons Gaspar Guzman, ministre favori, et don Bernard de Zuniga, premier secrétaire d'Etat. Il y avait de la marge entre lui et la corde.

Quoi qu'il en soit, le seigneur Pedro Gil, logé à l'enseigne de tous les ingrats, détestait mortellement ses anciens bienfaiteurs. Il avait juré de leur faire payer cher l'humiliation qu'il avait, disait-il, reçue de la duchesse Eléonore.

Il parvint au milieu de la place de Jérusalem et se prit à écouter attentivement. Les pas lourds du vieillard de nuit se perdaient au lointain.

Aucun autre son ne venait des rues environnantes; on aurait cru la ville morte sans la gaie musique des danses aragonaises qui avaient repris dans l'honnête maison du seigneur Gallaros. La mandoline et la guitare y faisaient assaut de prestesse, jouant une note dont la mesure courait à vous faire perdre haleine.

Pedro Gil tendait l'oreille dans la direction de la rue Impériale.

—Le coquin me ferait-il faux bond? grommela-t-il: trois heures et un quart bientôt. Et de la lumière aux croisées de la maison de Pilate! ajouta-t-il en se tournant vers la fenêtre d'Isabel.

Sa voix était une singulière expression de rancune.

—Il est temps, reprit-il, faisant involontairement quelques pas vers la rue Impériale.

Ramire s'était avancé à pas de loup jusqu'à la première arcade mauresque régnant le long du cabaret qui portait ce nom de deuil: le *Sépulcre*. Il n'entendait rien assurément du monologue prononcé ou seulement pensé par son compagnon de promenade. Une seule chose prenait pour lui quelque signification: c'était le regard lancé par le seigneur Pedro Gil à la fenêtre éclairée. Ramire avait surpris ce regard.

Peu d'instants après, il vit la lumière s'éteindre derrière la jalousie d'Isabel.

L'idée lui vint que ce mystérieux rôdeur avait un but pareil au sien. Dans un cœur

espagnol, la jalousie jaillit au moindre choc, comme l'étincelle que la pierre tranchante et dure arrache à l'acier.

Dès qu'elle a jailli, elle trouve tout autour d'elle des éléments plus inflammables que l'amadou même. Ramire tira d'instinct son épée: il sortit à demi de l'ombre où il se cachait, et sa bouche s'ouvrait pour défier hautement son prétendu rival, lorsque le pavé de la rue Impériale sonna sous un pas pesant et à la fois précipité. Le coup de sifflet de Pedro Gil retentit; la grosse voix que nous avons entendue répondit, et la jalousie soulevée d'Isabel produisit un léger bruit en retombant.

Tout cela se fit en un clin d'œil.

Un grand et gros gaillard, vêtu d'une casaque courte qui dissimulait les proportions athlétiques de sa taille, déboucha sur la place. Il avait son manteau brun roulé et jeté sur l'épaule.

—Moins de bruit, Trasdoblo! murmura Pedro Gil, depuis cette nuit, les vieux murs ont ici des oreilles.

—Qu'ils écoutent, les vieux murs, répliqua le nouveau venu; ils m'entendront louer saint Antoine de Padoue, mon très-respecté patron, et souhaiter longue vie au roi don Philippe, notre seigneur. Voilà! Il n'y a pas de mal... à moins qu'ils ne soient hérétiques, les vieux murs, et séditeux, auquel cas, avec l'aide de la Vierge, moi Trasdoblo (et mon nom n'a pas honte de moi, que je sache), je contribuerai à les démolir de tout mon cœur!

Ce grand Trasdoblo vous débitait ces simples et loyales paroles d'une voix retentissante, qui éveillait à la fois tous les échos de la place de Jérusalem.

Son larynx était puissant, mais son débit avait de l'embaras, parce que le trop d'épaisseur de sa langue le rendait un peu bégue. Le seigneur Pedro Gil le prit sans façon sous le bras et l'entraîna vers les arcades en disant:

—Si nous n'avions à parler que du roi don Philippe ou de saint Antoine de Padoue, ce serait bien, mon brave garçon, mais...

—Nous avons donc à parler d'autre chose?

—Tais-toi, d'abord, si tu veux savoir, et tenons-nous le plus loin possible de ces fenêtres closes, dont l'une était éclairée tout à l'heure.

—Bah! s'écria Trasdoblo; il y a quelqu'un dans la maison de Pilate?

—Il y a beaucoup de monde, répondit Pedro Gil.

—La duchesse est revenue peut-être? C'est mon vieil homme de père qui la fournissait. Une maison de plus de vingt pistoles par semaine. Si la duchesse est revenue, nous tuerons un bœuf de plus tous les mercredis soirs.

—La duchesse est revenue, dit froidement l'ancien intendant de Medina-Celi.

Trasdoblo frappa ses deux grosses mains l'une contre l'autre. Ce mouvement découvrit un objet brillant qui pendait à sa ceinture. C'était beaucoup plus large et beaucoup moins long qu'une épée. Devinons, puisque ce Trasdoblo parlait de tuer des bœufs; c'était un énorme coutelas de boucher.

Trasdoblo était en effet un de ceux qui pesaient le plus dans la confrérie des bouchers de Séville.

Pedro Gil et lui venaient d'entrer sous les arcades; Ramire n'avait eu que le temps de se dissimuler derrière son petit pilier. Ils marchaient côte à côte sur le sol poudreux de cet espace de cloître. Ils parlaient beaucoup plus bas.

Le vaillant boucher avait sans doute compris les nécessités de la situation. Il adoucisait tant qu'il pouvait les éclats de sa voix de tonnerre.

Mais ce cloître était sonore: la voûte formait écho d'un bout à l'autre du *Sépulcre*. Don Ramire, placé comme il l'était à l'une des extrémités de ce conduit acoustique, entendit dès l'abord presque toutes les paroles échangées.

Au premier moment, dominé qu'il était par son dépit et son impatience, il ne donna qu'une médiocre attention à l'entretien de ces deux étrangers.

Le nom de Pedro Gil l'avait bien frappé quelque peu; il savait partie de son histoire; mais, en somme, qu'importaient à un cavalier errant tel que lui les intrigues subalternes d'un pareil coquin?

Deux minutes ne s'étaient pas écoulées qu'il était cependant tout oreilles. Sa colère avait disparu; son amour lui-même était pour un instant oublié.

Il se faisait petit derrière son pilier, tournant l'angle de la maçonnerie quand les deux interlocuteurs s'approchaient, avançant la tête au contraire et sortant presque entièrement de son abri quand ils remontaient vers l'extrémité opposée.

Si quelque lueur l'eût éclairé tout à coup, vous l'auriez vu tout pâle, la bouche contractée, les yeux brûlants. Il retenait son souffle. A de certains moments, une secousse nerveuse agitait son corps de la tête aux pieds.

Le seigneur Pedro Gil avait parlé le premier.

—Connais-tu le bon duc de Medina-Celi, honnête Trasdoblo? avait-il demandé.

—J'avais douze ans quand il fut mis dans la forteresse, répondit le boucher: mon père aurait donné son sang pour lui.

—C'était un saint! et c'était un hidalgo! prononça l'ancien intendant avec emphase: ce n'est pas lui qui aurait fait du tort à son ancien serviteur! mais les femmes...

—Si vous le voulez bien, seigneur Pedro Gil, interrompit Trasdoblo, qui pensait à la fourniture de la maison de Pilate, nous mettrons ce sujet de côté.

—Je le veux d'autant mieux, mon brave ami, que ce sujet n'a aucun rapport avec celui qui va nous occuper. Il s'agit pour toi de la fortune: la fourniture de l'Alcazar, celle du comte-duc, celle de don Bernard de Zuniga, le premier secrétaire d'Etat, celle de don Pascual de Haro, commandant des gardes et celle de don Baltazar de Zuniga y Alcoy, président de l'Audience d'Andalousie.

—Toutes les cinq à la fois? balbutia Trasdoblo ébloui.

—Ni plus ni moins, mon vaillant Trasdoblo. Que penses-tu de l'aubaine?

(A suivre)

QUÉBEC, 9 février 1893

J. G. LAVIOLETTE, M. D.

217 rue des Commissaires,

MONTREAL.

CHER MONSIEUR,

J'éprouve le besoin de vous déclarer qu'après avoir souffert d'une bronchite de deux années, je suis enfin guéri, grâce à votre Sirop de Térébenthine.

En 1891 j'ai eu, comme bien d'autres, la grippe, la fameuse grippe, avec des symptômes bronchiques assez sévères. Depuis lors je ne cessai de tousser jusqu'à l'été suivant. Les chaleurs semblèrent mettre un terme à cet état de choses.

En janvier 1892 j'eus une nouvelle attaque de grippe, et je repris mon ancienne toux avec plus de vigueur que jamais. A l'été, je me crus guéri, mais quand le froid reparut, ma bronchite s'annonça encore, et sérieuse.

Durant tout ce temps-là j'épuisai la série ordinaire des médecines brevetées et autres, tous les sirops imaginables que je fabriquais moi-même ou que j'achetais chez les pharmaciens. Rien n'y fit. Un jour je lus dans un journal l'annonce de votre Sirop de Térébenthine et je me payai le luxe d'un nouvel essai. A la quatrième bouteille je m'aperçus d'une amélioration assez notable; mes crises de toux étaient moins fréquentes et l'expectoration, devenue moins tenace, se faisait avec plus de facilité.

J'ai commencé à me soigner en décembre, et aujourd'hui je me considère guéri, parfaitement guéri. Je ne toussais plus, et je m'aperçois que mes bronches sont redevenues ce qu'elles étaient avant l'invasion de la grippe.

Vous pouvez faire de cette lettre l'usage que vous jugerez le plus utile à la cure d'autres personnes chez qui la grippe aurait laissé des traces aussi ennuyeuses qu'une *bronchite chronique*.

J'ai bien l'honneur d'être,

Monsieur le Docteur,

Votre très humble et dévoué collègue

N. E. DIONNE

# BANQUE DU PEUPLE

## ASSEMBLÉE ANNUELLE

\$155,000 l'année dernière — Un nouvel édifice projeté. — Exposé du caissier

L'assemblée annuelle des actionnaires de la Banque du Peuple a eu lieu lundi, le 6 mars à trois heures, sous la présidence de M. Jacques Grenier. Étaient présent, MM. G. S. Brush, vice-président; A. Leclaire, M. Branchaud, Wm Francis, A. Prévost, J. Y. Gilmour, John Morrison, M. Bourque, Whitman, P. P. Martin, W. S. Evans, L. Armstrong, Nolan de Lisle, S. Bailey, E. Desjardins et J. Tasker.

Avant de procéder, le président expose que jusqu'ici, on avait coutume de nommer un président et un secrétaire, mais il est d'avis qu'on devrait adopter le système en usage dans les autres institutions de ce genre, où le président occupe le fauteuil, pendant que le secrétaire ou le caissier remplit la charge de secrétaire de l'assemblée. Cependant, ajoute-t-il, c'est, pour le présent, une question à décider.

L'assemblée s'est prononcée unanimement en faveur de cette suggestion. M. Grenier a alors occupé le fauteuil, et M. J. R. Bousquet caissier, s'est acquitté de la charge de secrétaire.

Le président a donné lecture du rapport des directeurs, que nous publions ci-après :

### Rapport annuel des directeurs

Les Directeurs ont l'honneur de soumettre aux Actionnaires le Rapport ainsi que l'état général des affaires de cette banque, pour l'année finissant le 28 février 1893.

Les profits nets de l'année, établis après avoir déduit les dettes mauvaises et douteuses, ainsi que les frais généraux de l'administration, ont été de \$155,220.72.

A ce montant, il convient d'ajouter la balance au crédit du compte des profits et pertes de l'année dernière, soit \$12,441.21, ce qui porte le montant des profits à la disposition de la banque, à \$167,661.93.

De ce montant, nous avons payé des dividendes au taux de six pour cent par année, soit \$72,000, et nous avons placé à la réserve une somme de \$70,000, ce qui laisse une balance au compte des profits et pertes de \$25,661.61 au 1er mars 1893.

Une agence de cette banque a été ouverte en mai dernier, sur la rue Notre-Dame-Ouest, les industries manufacturières et autres, qui progressent dans ce quartier, ainsi que le montant considérable d'affaires qui s'y traitent, nous portent à croire qu'un commerce de banque peut être fait avec avantage dans cette localité; nous avons, afin d'accommoder le grand nombre de déposants de ce quartier, attaché à cette agence un département d'épargne, et le montant d'affaires déjà obtenu, par son importance, confirme nos prévisions sur les avantages offerts.

Nous avons décidé de l'ouverture d'une succursale dans la ville de St-Hyacinthe, les industries nombreuses et prospères de cette ville, ainsi que la richesse en produits agricoles des districts environnants, nous font espérer obtenir, dans un avenir rapproché, un montant d'affaires assez important.

Il a été jugé nécessaire, durant l'année, de fermer notre agence de Coaticook, les résultats obtenus jusqu'à présent, ainsi que le peu de perspective d'un développement futur de nos intérêts dans cette localité, justifient cette décision.

Nous sommes heureux de reconnaître les bons services rendus à l'Administration par les nombreux employés et officiers de cette Institution, leur fidélité et assiduité ont contribué largement à faciliter le succès de nos opérations.

Par ordre du Bureau,  
J. GRENIER,  
Président.

Montréal, 1er mars 1893.

### ÉTAT DES PROFITS POUR L'ANNÉE EXPIRANT LE 1er MARS 1893

Dr.	
Dividende de 3 pour cent payé le 1er septembre 1892 .....	\$36,000 00
Dividende de 3 pour cent payable le 6 mars 1893..	36,000 00
Montant porté au Fonds de Réserve.....	70,000 00
Balance portée au crédit du compte de Profits et Pertes .....	25,661 93
	\$167,661 93

Cr	
Balance du compte de profits et pertes au 28 février 1892.....	\$12,441 21
Profits nets établis après avoir déduit les dettes mauvaises et douteuses de l'année ainsi que les frais généraux d'administration .....	155,220 72
	\$167,661 93

### ÉTAT GÉNÉRAL, MARDI SOIR, 23 FÉVRIER 1893

Dr	
Billets de la Banque en circulation..	752,446.00
Dépôts ne portant pas intérêt.....	1,537,383.27
Dépôts portant intérêt.....	3,825,383.10
Balance due aux autres banques.....	37,221.99
Capital.....	\$1,200,000.00
Fonds de réserve.....	550,000.00
Profits et pertes.....	25,661.93
Dividende No 94 payable le 6 mars 1893 .....	30,000.00
Dividendes non réclamés.....	4,912.42
	1,816,104.35
	\$7,969,041.71

Cr.	
Espèces.....	\$ 106,536.02
Billets de la Puissance.	288,430.04
Fonds de garantie pour circulation .....	38,570.03
Billets et chèques d'autres banques incorporées dans la Puissance	160,912.60
Balance due par les autres banques.....	67,835.05
Prêts à demande sur actions et autres valeurs publiques.....	1,230,304.65
Immédiatement réalisable.....	1,392,451.18
Prêts et escomptes courants .....	5,793,328.33
Billets en souffrance garantis.....	31,632.65
Billets en souffrance non garantis.....	46,466.12
Hypothèques .....	83,206.75
Biens fonciers.....	85,077.68
Édifices de la Banque..	66,760.44
	\$7,969,041.71

J. S. BOUSQUET,  
Caissier.

### DISCOURS DU PRÉSIDENT

Messieurs—Jusqu'à samedi dernier les directeurs et tous les actionnaires pouvaient se féliciter de notre rapport, qui est meilleur que tous les précédents. Je dis jusqu'à samedi dernier, parce que c'est ce jour-là que nous avons perdu notre procès en Angleterre. Lorsque je mentionne ce fait ce n'est pas pour vous décourager, parce que notre rapport, malgré cela, est encore bon, parce que nous avons mis de côté une certaine somme pour parer à cette éventualité, et j'espère que vous nous approuverez en cela. Nous avons eu gain de cause ici, il est vrai qu'il n'y avait que 3 juges contre 2 et d'après notre aviseur légal nous avions raison d'espérer

de triompher de l'autre côté, mais nous avons été désappointés. Le jugement est pour \$35,000, avec les frais \$45,000.

Nous avons pensé qu'une somme de \$20,000 pouvait être suffisante pour cet objet et que la somme de \$5,000 pourrait être portée au compte des profits et pertes.

Les directeurs ont cru devoir mettre la moitié de la somme sous cette dernière rubrique. Je crois que vous êtes tous d'opinion que nous aurons le même succès l'an prochain, vous ne devez pas supposer que nos affaires diminueront; nous comptons progresser.

Nous devons certainement être satisfaits. Notre fonds de réserve devrait être de 50 p.c. de notre capital, parce qu'il ne nous faut que \$50,000 pour le porter à ce chiffre. Si l'année prochaine est aussi prospère nous n'aurons aucune difficulté à atteindre ce montant et d'avoir \$25,000 pour rencontrer notre dernière perte.

Cette malheureuse transaction n'est pas imputable à ce bureau; elle a été opérée par une de nos agences à Québec. Je ne crois pas que les directeurs puissent rien se reprocher à propos de cette affaire, au sujet de laquelle des messieurs autorisés nous ont remis un avis affirmant qu'elle était parfaitement correcte, et que celui qui avait escompté la note était aussi responsable. Mais ceci est une chose passée. Laissez-nous parler de l'avenir, dont la perspective est brillante, et j'espère que l'année prochaine nous serons en mesure de payer un dividende plus élevé. Je ne désire pas augmenter le fonds de réserve de plus de 50 p. c., mais augmenter le bénéfice des actionnaires en payant un dividende de 7 à 8 pour cent. J'espère que le second dividende de l'année prochaine, après avoir fait face à toutes nos obligations et élevé notre fonds de réserve à 50 p. c. de notre capital, sera de 3½ au lieu de 3 p. c. pour les six mois.

J'ai maintenant une chose très importante à vous soumettre. Vous avez été avisés de la location de la banque, et vous voudrez bien admettre que par suite des extensions de nos affaires nos bureaux ne sont pas assez grands. Beaucoup d'entre vous savent que nous avons acquis les deux magasins voisins, que nous avons préparé un plan et donné les principaux contrats pour l'érection de la bâtisse l'année prochaine. J'espère que chaque actionnaire considérera l'importance de cette construction, laquelle ne peut qu'être utile au crédit de l'institution. Ce sera aussi une source de revenus pour les actionnaires. La bâtisse y compris le prix de cette banque, coûtera environ \$200,000, et comme nous aurons en tout trente bureaux à louer, nous espérons retirer 4 à 5 p. c. d'intérêt et le loyer de la banque gratuit. Le caissier vous tiendra au courant des progrès accomplis par la banque pendant ces dernières années. Si aucun de vous, messieurs, a ensuite des questions à poser, nous serons heureux d'y répondre.

### ADRESSE DU CAISSIER

J'ai cru qu'il serait préférable d'abrèger mes remarques sur le commerce en général, cette année, afin de pouvoir entrer, avec une minutie qui pourra peut-être paraître excessive dans les détails des progrès accomplis par notre banque depuis que j'ai été appelé à partager avec le bureau de direction la responsabilité de la gestion de ses affaires; mais ces détails seront, je crois, appréciés par tous les actionnaires qui suivent nos progrès avec un bienveillant intérêt.

Il suffit de jeter un coup d'œil, si rapide qu'il soit, sur le rapport et les états de compte qui vous sont soumis et les documents semblables qui vous ont été soumis en 1885, pour être frappé du remarquable développement des affaires de cette

institution depuis cette époque, à travers les bonnes et les mauvaises années et en face de la compétition la plus vive.

C'est grâce à l'attention la plus minutieuse et la plus stricte surveillance de nos affaires que nous avons pu prendre sur nos excédants de bénéfice, d'année en année, pour effectuer des améliorations internes très importantes, pour établir des succursales et les soutenir pendant leurs débuts et pour acquérir comme nous prétendons l'avoir acquise, une position de premier rang parmi les banques les plus solides de la Puissance du Canada; car nous avons foi dans la garantie que nous offrons à nos clients, dans notre situation libre de tout embarras, de toute immobilisation de capital, dans la haute classe et le choix proportionné de nos placements.

Sans doute les dividendes que nous avons payés jusqu'ici n'ont pas été considérables, mais vos directeurs sont convaincus que la question de gros dividendes doit être subordonnée à celle de la sécurité de vos affaires.

En comparant tous les items importants du bilan de cette année avec ceux du bilan qui vous a été présenté à l'assemblée dernière, nous constatons que nos dépôts ont augmenté de plus de \$1,360,000, et j'ai grand plaisir à constater que cette augmentation ne provient pas de quelques dépôts, mais de sommes comparativement petites et en grandes parties de soldes de comptes courants, dont le résultat est une augmentation considérable dans la clientèle de la banque.

Notre circulation est de \$752,446, ce qui donne une augmentation de \$17,592.

Notre fonds de réserve est maintenant de \$550,000, ayant été augmenté de \$70,000 et nos profits nets dépassent de \$56,137.44 ceux de l'exercice précédent.

Passons maintenant à l'actif: le numéraire et les billets de la Puissance se montent à \$394,980.03, soit \$58,493.17 de plus que l'année dernière; nos placements à demande et à courte échéance se chiffrent par \$1,230,304.03, encore une augmentation de \$782,428.85.

L'actif réalisable immédiatement, le numéraire et les placements remboursables à demande représentent plus de trente (30 p. c.) pour cent de nos engagements vis-à-vis du public, qui se montent à \$6,152,137.36 sur nos autres placements, prêts, escomptes et avances, se montant à \$5,798,932.33, l'augmentation des douze derniers mois est de \$571,051.94.

Nous avons maintenant 18,000 personnes à qui nous prêtons du argent; 10,000 déposants et 612 actionnaires. Ce devrait être une source immense de force pour la banque, car toute cette clientèle est intéressée, financièrement, à notre prospérité.

La comparaison de la position actuelle de la banque avec celle qu'elle occupait en 1885, c'est-à-dire huit ans d'intervalle, donnera une idée des efforts effectués et des progrès accomplis.

Pour permettre de faire cette comparaison en un clin-d'œil, j'ai préparé un tableau comparatif des trois items les plus importants de notre bilan:

	Circulation	Dépôts	Prêts et Av.
1885.....	277,359	1,305,868 37	2,762,281 39
1887.....	911,511	2,310,919 76	4,021,071 62
1889.....	833,284	3,611,506 28	5,130,191 63
1891.....	709,824	3,661,792 73	5,548,191 92
1893.....	752,446	3,362,766 37	7,021,236 33

L'accroissement de nos dépôts de \$1,305,868.37 à \$5,362,700.00 de notre circulation de \$277,359 à \$751,446, de nos avances de \$2,765,281.39 à \$7,021,236.36 et de nos profits de \$76,000 à \$155,500, est une chose dont nous pouvons sincèrement nous féliciter.

De fait, l'accroissement de nos affaires a été si considérable que, comme M. le Président vient de vous le dire il y a quelques ins-

tants, nous avons acheté les propriétés voisines et nous allons y construire un édifice de proportions convenables pour la dignité croissante de la banque, ce qui contribuera sans doute, tout en nous procurant un emplacement lucratif pour nos capitaux, à nous attirer la clientèle en augmentant la confiance et le respect du public.

Il nous faudra, je suppose, payer de plus gros dividendes dans un plus gros édifice. Dans tous les cas, nous espérons que nos nouveaux bureaux seront encore plus profitables que les anciens et que nous aurons le plaisir de vous y rencontrer, dans les années futures, avec un bilan aussi satisfaisant que celui d'aujourd'hui.

En adressant la parole à l'assemblée des actionnaires de cette institution l'année dernière, dans cette salle, au sujet du commerce de cette province en général, j'exprimais ma conviction que, en ce qui concernait la longue liste et le montant considérable du passif des faillites à cette époque, c'était le résultat des circonstances défavorables qui étaient déjà de l'histoire du passé, et j'ajoutais que la perspective et la condition actuelle du commerce, de l'industrie et de l'agriculture étaient meilleures et promettaient mieux que de coutume.

Cette perspective favorable, en mars 1892, était due à notre immense récolte de 1891 et aux prix élevés que nous en retirions.

Mes prévisions se sont complètement réalisées. Avant même de consulter les chiffres indiquant le volume et la condition des affaires pendant l'exercice qui vient d'être clos, personne n'hésitera à déclarer que l'année 1892 a été beaucoup plus prospère que 1891 et 1890.

Parmi les influences favorables qui ont stimulé les affaires pendant l'année, une des plus marquées a été le mouvement de la bonne récolte de 1891, dont les résultats se sont faits sentir d'une façon très sensible dans les six premiers mois.

Les cultivateurs, voyant leurs récoltes sur pieds assurées ont vendu librement leur surplus de la récolte précédente, ce qui a donné une impulsion considérable aux affaires de tous genres; ce qui a créé une demande active pour les capitaux et amené les marchands de la campagne sur nos marchés comme acheteurs des produits de nos manufactures.

L'exportation des produits domestiques a été réellement d'un volume extraordinaire et le commerce et l'industrie en ont ressenti l'effet dans toutes les directions.

En résumé, je crois que si nous prenions l'avis de tous les hommes d'affaires, il résulterait de cette consultation que, quoique l'année n'a pas été d'une prospérité éclatante, elle a été une année de bons profits dans toutes les branches.

La consommation d'à peu près tous les genres de marchandises a été considérable; le commerce d'épicerie, dans toutes ses branches, a joui également d'une bonne part d'activité avec des prix raisonnablement rémunérateurs.

Le commerce des nouveautés en général n'avait pas été depuis bien des années, dans une position aussi favorable qu'aujourd'hui, à la fin d'une saison de succès satisfaisant.

Non seulement la distribution des marchandises a été active, mais ces marchandises sont passées dans la

consommation; elles ont été payées et le prix en est retourné aux manufacturiers, ce qui explique pourquoi la collection a été bonne.

Cette activité, ces bons prix, ont été spécialement remarquables dans les produits manufacturés, à la tête desquels se trouvent les produits de notre grande industrie des cotonnades, dans toutes ses lignes, de l'industrie de la chaussure, des lainages, etc.

Si nous passons maintenant aux produits agricoles, nous trouvons que les éleveurs, surtout ceux qui font l'engraissement du bétail, n'ont pas eu une année trop profitable. Les producteurs de blé ont souffert de l'extrême bon marché des prix, mais cette perte a été compensée en partie par leurs produits sur d'autres récoltes. Mais la Province n'a fait que peu d'élevage et ne produit que peu de blé, de sorte que ses revenus internes provenant de l'agriculture n'en ont pas beaucoup souffert.

La récolte du foin de 1892 dans la Province, a été considérable et de belle qualité; et, coïncidence heureuse, la récolte anglaise de fourrage ayant été pauvre, la nôtre y a trouvé un marché avantageux dans la Grande-Bretagne, et on a fait de grosses sommes d'argent dans l'exportation sur les marchés anglais de notre foin canadien qui y donne complète satisfaction.

L'industrie laitière, et, en particulier, la fabrication du fromage, aidée par les travaux importants du département fédéral de l'agriculture, des fermes d'expérimentation, de leurs directeurs et professeurs, stimulés aussi par l'aide donnée par la province, prend certainement une importance de plus en plus grande chaque année et il y a eu un progrès très marqué dans cette industrie parmi les cultivateurs de notre province.

Nos concitoyens paraissent s'être réveillés et s'être mis à l'œuvre pour améliorer leur système de fabrication, et ils ont si bien réussi que les meilleurs fromages d'Ontario ou des Cantons de l'Est peuvent, seuls, rivaliser avec eux. Et ils sont déterminés à continuer encore à se perfectionner.

La valeur totale du fromage expédié de notre port, pendant la dernière saison, a dépassé \$11,000,000, la fabrication a dépassé celle de l'année dernière; les rapports des exportations donnent pour 1892 le chiffre de 1,651,798 meules contre 1,352,620 en 1891, soit une augmentation marquée de 299,128 meules.

Les ventes en général se sont faites à des prix satisfaisants pour les producteurs et tout indique que l'Angleterre est prête à absorber tout ce que nous pouvons produire, pourvu que la qualité soit bonne, car, malgré que la production, cette année, ait été la plus considérable qu'on ait encore vue le stock resté ici est plus léger qu'il n'a jamais été.

Que nos fromagers y voient donc un encouragement à maintenir la qualité de leurs produits. Il n'y a pas de raison non plus pour que nos cultivateurs n'excellent pas également dans le beurre; malheureusement, nous devons constater que jusqu'ici la plus grande partie de notre beurre est classée au-dessous de la première qualité, quoique quelques-unes de nos exportations aient été de splendide qualité.

Il y a donc matière d'amélioration dans l'industrie du beurre; si nous

pouvions produire un meilleur article il serait aussi facile de lui trouver un marché lucratif que pour notre fromage et la classe agricole en retirerait des bénéfices considérables. Aucun cultivateur ne doit craindre de ne pas trouver un marché pour son beurre, à bon prix, s'il est de première qualité.

Et puisque l'industrie laitière a pris une importance si considérable dans notre pays depuis quelques années, nos compatriotes devraient aussi porter attention sur la production du lard. C'est une des industries les plus importantes de notre agriculture et il faut espérer que, avant longtemps, un grand nombre de nos compatriotes s'y adonneront et seront bientôt en état de fournir à nos besoins locaux pour lesquels nous avons maintenant recours aux cultivateurs d'Ontario.

Pour conclure, je dirai que les classes mercantiles et agricoles, ainsi que les industrielles, ont eu une bonne année et sont dans une bonne position; la demande à l'étranger pour tous nos produits est bonne; nos banques ont d'amples capitaux à la disposition de notre commerce et elles ne manquent point de confiance en l'avenir des affaires dans toutes les parties du pays et dans toutes les branches de l'agriculture, du commerce et de l'industrie.

M. John Morrison parla de l'excellence du rapport, le meilleur qu'il ait jamais eu entre les mains. Il ne pense pas que, dans la ville, il y ait aucune autre institution ayant donné autant de si beaux profits durant un si grand nombre d'années.

#### L'AUDITION

A la demande de M. J. Y. Gilmour, M. Nolan de Lisle, l'un des auditeurs, fit un rapport du travail des auditeurs. Ces derniers ont audit les livres deux fois, d'abord en septembre, puis il y a quelques semaines. Ils ont examiné chaque compte avec soin, ils ont vu les rapports des agences, les actions, les débentures et tous les documents concernant les affaires de la banque, et tout était parfaitement correct. Ils ont aussi compté les espèces et ont trouvé le compte exact.

M. Nolan de Lisle félicita la banque sur le nouveau système qu'elle a adoptée et d'après lequel l'inspecteur a visité les succursales et rapporté par écrit toutes les transactions se rapportant à la banque et au sujet desquelles on entretenait des doutes, et a fait les recommandations qu'il a jugées convenables. Tout l'argent qui a passé par les agences a été exhibé, et pour celles où il y avait des comptes arriérés, il a fait des remarques dans son rapport au sujet de l'opportunité de clore ou non ces comptes. Il est à espérer, dit-il, que les directeurs conserveront le système. M. J. Y. Gilmour exprima le plaisir que lui avait fait le rapport de M. de Lisle et proposa que vu que les affaires de la banque avaient augmenté en importance, les directeurs considèrent si, oui ou non, il serait convenable d'augmenter la rémunération des auditeurs.

La motion fut secondée par M. W. S. Evans et adoptée à l'unanimité, le président promettant que les directeurs prendraient la question en considération.

Le président proposa alors que le rapport des directeurs ainsi que celui

des auditeurs soient reçus et adoptés.

M. G. S. Brush, seconda la motion qui fut adoptée à l'unanimité.

M. J. Y. Gilmour proposa, secondé par M. John Morrison et il fut résolu à l'unanimité que MM. P. P. Martin, Nolan de Lisle et Louis Armstrong soient nommés auditeurs pour l'année courante.

M. S. Bailey proposa: Qu'un vote de remerciements soit offert par les actionnaires au président, aux directeurs, au caissier et aux officiers pour la manière satisfaisante avec laquelle ils ont géré les affaires de la banque.

Cette motion a été secondée par M. E. Desjardins et adoptée à l'unanimité.

M. Bousquet a offert ses remerciements en son nom et au nom des employés de la banque et a fait de grands éloges de ces derniers pour les soins consciencieux avec lesquels ils avaient rempli leurs devoirs.

Le président répondit au nom des directeurs et fit l'éloge du personnel de la banque, lequel était efficace.

Sur motion de M. John Morrison, on a voté des remerciements au président pour avoir dirigé l'assemblée.

#### UN BON TRUC

Les cabriolets venaient d'être mis à la mode c'était sous Louis XV, et le bon ton voulait que toute femme conduisit son véhicule elle-même. Quelle confusion! Les plus jolies mains étaient peut-être les plus malhabiles, et de jour en jour les accidents devenaient de plus en plus nombreux. Le roi manda, je crois, M. d'Argenson, et le pria de veiller à la sûreté des passants.

—Je le ferai de tout mon cœur, sire, dit l'autre. Mais voulez-vous que les accidents disparaissent tout à fait!

—Parbleu!

—Laissez-moi faire.

Le lendemain, une ordonnance était rendue qui interdisait à toute femme ou dame de conduire elle-même son cabriolet, à moins qu'elle ne présentât quelques garanties de prudence et de maturité, et qu'elle n'eût, par exemple, l'âge de raison, — trente ans.

Deux jours après, aucun cabriolet ne passait dans la rue conduit par une femme. Il n'y avait pas dans tout Paris une Parisienne assez courageuse pour fouetter publiquement ses chevaux et pour avouer qu'elle avait trente ans.

#### SOURIRE ÉTINCELANT

Une singulière mode vient d'apparaître aux Etats-Unis: c'est de porter des diamants dans les dents.

Cette étrange fantaisie doit son origine à une chanteuse de café-concert de New-York qui pensait éblouir ses admirateurs chaque fois qu'elle ouvrirait la bouche. Le diamant, de petite taille, naturellement, est fixé dans un morceau de fausse dent. Une partie correspondante d'une dent de devant est coupée, et la fausse dent avec le diamant est vissée ou fixée d'une manière quelconque sur ce qui reste de la vraie dent.

L'innovatrice a eu un grand succès.

PAS FACILE A TROUVER

Alice.—Comment, vous êtes encore ici ? N'avez-vous pas dit que si je ne vous acceptais pas en mariage, vous vous jeteriez dans le plus profond de la mer ?

Henri.—Certainement oui : mais croyez-vous que c'est facile à trouver le plus profond de la mer ? Donnez-moi le temps.

MOYEN COMME UN AUTRE

Madame Sigoiné.—Astu lu la recette qu'il y avait sur le journal pour chasser les mites d'un manteau de fourrure ?

Mr. Sigoiné.—Qu'est ce que cela peut te faire, tu n'as pas de manteau en fourrure.

Madame Sigoiné.—C'est justement sur ce sujet que je voulais attirer ton attention.

HORRIBLE TROUVAILLE

Paul.—Imagine-toi donc qu'hier soir je cherchais mes pantoufles en dessous du lit, et tu ne pourrais jamais deviner, je trouve une main d'où le sang coulait tout chaud.

Horace.—Bonté divine ! je suppose que tu as fait venir la police ?

Paul.—Non ; j'ai simplement mis un morceau de taffetas gommé sur la plaie. C'était la mienne qui avait rencontré un verre cassé.

LES ENFANTS TERRIBLES

Mr. Tétévide.—Ainsi ta grande sœur te donne de l'argent ?

Emile.—Oui.

Mr. Tétévide.—Je suppose qu'il faut que tu lui rendes quelques petits services de temps en temps.

Emile (baillant).—Oui, il faut que je vienne bailler devant les visiteurs qui restent trop longtemps le soir.

EN DEVEINE

Le monsieur.—Je suppose que les temps sont durs pour vous aussi ?

Le tramp.—Oh ! oui monsieur. Inez, ma femme était aveugle, et les bonnes âmes lui donnaient beaucoup. Mais ne voilà-t-il pas qu'elle s'est mise à recouvrer la vue ! La déveine me poursuit.

DUEL A MORT

Jean.—Il va y avoir un duel à mort entre le docteur la Pillule et le docteur de Laprise.

Pierre.—Vraiment ? De quels armes vont-ils se servir ?

Jean.—Des . . . . . prescriptions.

**THEATRE - ROYAL**

SPARROW & JACOBS ..... PROP. ET GERANT.

(Semaine commençant LUNDI, 1: MARS, Après-midi et soir.)

**DAN MCCARTHY**

L'artiste Populaire, dans son dernier succès

**The Rambler from Clare**

Excellente compagnie, jolis décors, chansons, danses, etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.  
Semaine suivante : OLE OLSON CO.

MAL PRIS

Durant un voyage, la machine du steamer s'arrête soudainement. Grand émoi parmi les dames surtout. Une d'elles plus énervée que les autres s'écrie :

—Je vous en prie, dites-moi ce qu'il y a ; n'ayez pas peur, ne me cachez rien.

—Ce qu'il y a ? dit une voix rude de matelot ; c'est le fond du bateau et la surface de la terre qui sont collés ensemble.

**VIN DE VIAL**  
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDE ET QUINA  
Tonique puissant pour guérir :  
**ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE**  
**ÉPUISEMENT NERVEUX**  
Aliment indispensable dans les **CRÉISSANCES DIFFICILES**,  
Longues convalescences et tout état de  
langueur caractérisé par la perte de l'appétit et  
des forces.  
J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.  
ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS.  
S'adresser à C. ALFRED CHOULLOU,  
Agent Général pour le Canada, MONTREAL.

How many persons know that Ripans Tablets, now so largely advertised and used, are simply the favorite prescription of their family doctor prepared in a scientific manner and a form convenient for handling, conveyance, preservation and use? In the great hospitals of the metropolitan cities, where the wealthy find better care than in their own luxurious homes, the ingredients of Ripans Tablets are administered to thousands of rich and poor alike with beneficial effect. They are the main dependence of the most eminent physicians in cases of derangement of the digestive organs, such as dyspepsia, constipation, biliousness and other ills connected with the stomach, liver and bowels. For some years one of the principal hospitals of New York City has used a formula, differing slightly from the common one, that has been found of unusual efficacy. Through the commendations of physicians its mission of healing has been so widely and rapidly extending that it finally seemed desirable to prepare the prescription in a convenient form, so as to make it available to the whole public at a moderate price, and to announce the fact through the recognized medium for securing publicity — advertisements in the columns of the newspapers of the land. This has been done, and now the time is not far distant when every family of intelligence will be as certain to possess a supply of Ripans Tablets as a clock or a cooking stove. They are already to be found on sale almost everywhere, and any druggist or dealer will supply them. A box, containing six vials, is sold for 75 cents, and a gross package, containing four boxes, for \$2. They will be sent by mail, post paid, to any address, on receipt of price, by the Ripans Chemical Company, No 10 Spruce St., New York.

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER  
Le Célèbre  
**CHOCOLAT  
MENIER**  
VENTES ANNUELLES DEPASSENT 33 MILLIONS DE LIVRES.  
Ecrire pour Echantillons gratuits à C. ALFRED CHOULLOU, MONTREAL.

**CANADA**

**SUPPLY**

J.P. COUTLEE  
GERANT

**54 Rue St-Jacques, Montreal.**

**PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES**  
DE MCGALE

**RECOUVERTES DE SUCRE,**  
Pour la guérison certaine de toutes  
AFFECTIONS BILIEUSES, TOUREUR DU FOIE, MAUX DE  
TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.  
Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonc-  
tionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme  
étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre  
les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent  
pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en  
étant un puissant purgatif, pouvant être administré  
dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de  
ces substances délétères qui pourraient les rendre préju-  
diciales à la santé des enfants ou des personnes âgées.

**B. E. MCGALE**  
PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

**A. LEOPRED**

(Gradué des Universités Laval et McGill)

INGENIEUR DES MINES.

Bureau principal à Québec.

SUCCURSALE A SHERBROOKE: A MONTREAL, 17 CÔTE DE  
LA PLACE D'ARMES.

S'occupe de tout ce qui a rapport aux mines.

1 a-1 oct.



**GUERIE** **5**  
**BOITES** **5**  
CARROLE, La., juillet 1889.

Depuis 30 ans j'ai souffert d'un mal de tête, parfois  
si violent, que je pensais jamais pouvoir me guérir.  
J'avais fait usage de beaucoup de remèdes sans aucun ré-  
sultat. Enfin j'ai acheté du Tonic Nerveux du Père  
Koenig. A la deuxième dose je me suis senti soulagé,  
et à la deuxième bouteille, j'étais parfaitement guéri.

DELI, Ont., 4 Janv. 1891.

Ma femme a pris 6 bouteilles de Tonic Nerveux  
du Père Koenig pour convulsions, et depuis elle s'est  
sentie guérie. Je crois que votre médecin a obtenu  
l'effet désiré. Je la recommande hautement à toute  
personne qui souffre de cette terrible maladie "l'Épi-  
lépsie," et puisse le ciel vous venir en aide dans vos  
excellents travaux. JOHN GRANT.

**EXTRAIT D'UNE LETTRE**

du Rév. J. McGowan, Colville, New York: "Je  
vous recommande de faire venir six bouteilles du To-  
nic Nerveux du Père Koenig, et qu'elle en fasse  
usage selon les directions. Ce remède a guéri beau-  
coup de personnes de ma paroisse."

**GRATIS** - 71 Mors Importants sur les Maladies  
Nerveuses sera envoyé gratuitement à  
toute adresse, et les malades pauvres  
peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig,  
de Fort Wayne, Ind., U.S., depuis 1876, et est actuelle-  
ment préparé sous sa direction par la

**KOENIG MED CO., CHICAGO, ILL.**  
A Venir en 6 Bouteilles à 50 Cents; 6 pour \$5.

A Montréal, par E. Léonard 113 Rue St-Laurent.

**La Bibliothèque à Cinq Cents**

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode

Contient les plus beaux romans du jour,  
avec illustrations.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMERO, 5 Cents

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les  
jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

**POIRIER, BESSETTE & CIE,**

Editeurs-Propriétaires,

No. 516 Rue Craig, Montreal

**OCCASION!**

- A LA -

**Librairie Poirier, Bessette & Cie**

**516 RUE CRAIG**

**MONTREAL**

**LIVRES DE NOTES**

Magnifique Livre de Notes relié im. toile frap-  
pée en or, 6 pouces par 3½, contenant 184 pages et  
un porte-crayon, envoyé par la poste pour 12 cents

Trois charmants Livres de Notes, 4 pouces  
par 2½, couvert toile, dos doré, renfermés dans un  
étui couvert en toile. Les trois livres et l'étui en-  
voyés par la poste pour 7 cents.

Tous ces articles sont envoyés franco par la  
poste aux prix ci-dessus marqués.

**HATEZ-VOUS D'ENVOYER 10 CTS**

Magnifique feuilleton à bon marché

10 Cts - seulement - 10 Cts

Seconde édition du grand feuilleton  
à sensation,

*"Le Remords d'un Ange"*

que *La Presse* a publié, contenant 88  
pages grand format

**SE VEND 10 CENTS SEULEMENT**

— Franc de port —

AU BUREAU DE

La Bibliothèque à Cinq Cents,

**516 RUE CRAIG, MONTREAL.**

IMPRIMERIE

**Poirier, Bessette & Cie,**

516 Rue Craig, Montréal

Nous exécutons, à bien bon marché,  
toute espèce d'ouvrages, tels que:

- Circulars, Livres,
- Brochures, Pamphlets,
- Affiches, Programmes
- Cartes de visite, Cartes d'affaires,
- Entêtes de comptes, Puncarts
- Annonces d'encre, Etiquettes,
- Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Commandes Promptement Exécutées,  
Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.

**BAUME RHUMAL**

Remède infallible contre les Rhumes obstinés, la Toux, la Bronchite, la Consommation, l'Asthme, et toutes les Affec-  
tions de la Gorge et des Poumons. Chaque bouteille contient 20 doses pour adultes, et ne coûte que 25 cents. En vente  
partout. Dépôt Général, PHARMACIE BARIDON, 1703 RUE Ste-CATHERINE, Coin de la Rue St-Denis.

**BELLE MUSIQUE A VENDRE**

NOUS VENONS DE RECEVOIR

**3,000 MORCEAUX de MUSIQUE**

QUE NOUS VENDONS

**10, 15 et 20 Cts.**

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et  
les mieux choisis: musique classique, morceaux  
d'opéra, chansonnettes, danses, etc

Le public est prié de venir visiter notre assorti-  
ment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents*.

**POIRIER, BESSETTE & CIE,**

No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

**A LIRE**

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRE (hebdomadaire).— Abonne-  
ment, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie.,  
5 rue de Mézières, Paris.

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT  
LITTERAIRE.—Abonnement, les deux journaux réunis,  
5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00.  
M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle.—Ecrire  
à M. E. Bouhays, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamarti-  
nienne.—Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, di-  
recteur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.—  
Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.—  
PARIS: Lucien Facon, directeur, 13 rue Cujas.  
NEW YORK: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE.—Abonnement: Un an, 20 frs.,  
Six mois, 10 frs. Bureaux à la librairie Hachette & Cie,  
79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

CORDONNERIE.—Le plus intéressant, le plus lu, le mieux  
renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie,  
c'est le FRANC PARLEUR, 57, boulevard St-Michel,  
Paris.—Spécimen franco sur demande.

LA CURIOSITE UNIVERSELLE (journal hebdomadaire).—  
Prix d'abonnement 12 frs. 30, No 1 rue Rameau, Place  
Louvois, Paris Franco.



REGULATE THE  
STOMACH, LIVER AND BOWELS,  
AND  
PURIFY THE BLOOD.  
A RELIABLE REMEDY FOR

Indigestion, Biliousness, Headache, Consti-  
pation, Dyspepsia, Chronic Liver Troubles,  
Dizziness, Bad Complexion, Dysentery,  
Offensive Breath, and all disorders of the  
Stomach, Liver and Bowels.

Ripans Tablets contain nothing injurious to  
the most delicate constitution. Pleasant to take,  
safe, effective. Give immediate relief.

Sold by druggists. A trial bottle sent by mail  
on receipt of 10 cents. Address

**THE RIPANS CHEMICAL CO.**  
10 SPRUCE STREET, NEW YORK CITY.

**LA PRESSE**

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux  
français de Montréal

**UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE**

Abonnement en dehors de Montréal  
**SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE**

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES  
**\$1.00 par Année**

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou dis-  
poser de quelque chose,

**ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"**

Journal possédant la plus forte circulation de  
tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour la semaine finissant le 11 Mars 1893

**26,888 par jour**

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

**LA PRESSE,**

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal.